

Patrick Cintas

JOURNAL

Poèmes en prose

Première partie

RAL,M

Revue d'art et de Littérature, Musique

www.ral-m.com

©patrick cintas

Oceanox nox nox

Revenir au journal, au moins pour un temps — le temps d’être toujours étonné par la suffisance ambiante — et surpris par l’impatience des *concomitants* — en passant, le roman de Gilbert Bourson, *La Pluie*, publié ici, continue depuis des mois d’attirer du monde — lui aussi, le monde, étonné et surpris (à ce propos, je rappelle l’anecdote : « Littré surprend sa femme dans le lit avec un amant. « Émile, je suis étonnée... ! » Et Émile de répondre : « Ah ! non, madame, c’est moi qui suis étonné. Vous, vous êtes surprise. ») — quelle impatience suinte tous les jours des murs de nos prisons respectives ! Rien sur les aléas, les retards, les promesses non tenues, les rendez-vous manqués — le monde s’infantilise — la poésie devient enfant, elle qui ne l’a jamais été — vieille poésie dénaturée par le ressassement à usage interne — hier je relisais quelques pages du *Rendez-vous des fées* — les personnages arpentaient la géométrie d’une muraille — l’ombre de Christophe voyageait dans les interstices — du coup, j’ai repensé à cette poésie haïtienne — poésie tsunami — quel peuple ! Sean Penn ramasse tout le pognon qu’il peut — en marge des cinoches — chez Vent d’ailleurs, on reprend la publication de l’Oiseau — je m’émerveille — les poètes du pays d’à côté — la France — sont moins universels — ils le sont rarement — les livres tombent comme des mouches — les uns après les autres — à l’eau qui les noient au lieu de les emporter — mais que sommes-nous devenus, nous, les troubadours d’Occitanie et d’Andalousie ? Des fonctionnaires

quelquefois — contre nous-mêmes — choyant des rêves et entretenant les ambiguïtés d'un peuple qui ne connaît plus ses langues — qui n'en sait plus le mouvement — qui ne cesse de devenir sans jamais être — Bonjour ! font-ils dans les boutiques — en français — service public garanti par le gouvernement — la francisque dans le dos — au cas où... ! Et l'oubli à la porte — étonnés — ou surpris — étonnés et surpris — dans le *Rendez-vous des fées*, un singe fend le vent — poursuivi par un nain — et des Gitans de ma race cancanent avec les autochtones — la voix de Franketienne goutte d'un nuage — une flopée de petits poètes sortent de terre — quelques-uns grandiront plus vite que nous — les troubadours — et mieux que vous — barbares !

Trombones et pistons

Le vieux rêve français (franc) du privilège et de la recommandation — trombones et pistons — du coup on n'a plus de patience — on la perd même quelquefois — des mois qu'il faut pour voir son livre sur un écran ou derrière une vitrine — des années même ! — le texte y trouve-t-il de quoi héler ? — à force de cette longue impatience qui va mieux à l'intellect qu'au cœur — si le cœur est ce lieu des conclusions hâtives — on s'achète le bonheur de la reconnaissance — bénéfice de ceux qui vont pouvoir voyager plus souvent maintenant que la pauvreté est flagrante et non plus marginale — bons prix dans les agences — le confort instantané et limité à une espèce d'immunité provisoire — comme du temps de Charlemagne — n'ayant touché qu'à l'hérédité — encore qu'elle se manifeste ici et là — et la *chasse aux sorcières* peut commencer — elle est juste — mais on se trompe de langue — c'est *épuration* qu'il faut dire — avec des pincettes — passant le plus clair de notre temps — qui est précieux — à effacer toute trace de compromission — contrats sans cesse revus et corrigés par une négociation dont les finesses échappent à l'esprit — sagacité mise à l'épreuve — l'esprit étant occupé à chercher — à creuser même — en profondeur comme dans le néant — monde non pas absurde — c'est trop théâtral ! — mais complexe — se compliquant à l'aller comme au retour — cherchant dans ce qui sépare l'évidente beauté du possible de l'hypocrisie des constitutions — à même le sol, comme dit

le poète — à ras de cette terre qui ne vaut rien si elle ne nous appartient pas — et le poème glisse de sa vocation alchimique à la construction du salaud — nationalité et propriété — acquisition par achat, par mariage, par héritage — menaçant le voleur qui pourtant ne vole rien — emprunte — se défait — revient — croupit — voleur non pas du feu mais de l'habitat — bien s'il joue du trombone — héritier ou larbin, peu importe — et le piston au couac désuet au fond de la valise — des autochtones sous payés justifiant la règle d'or — « on serait bien content de pas en profiter ! » dit tout ce monde !

Anthologie de l'humour noir

De temps en temps, on vous ramène un corps — ou seulement la mauvaise nouvelle — et vous saluez vous aussi — vous appartenez au langage — on n'a aucune chance de vous surprendre en train de pisser sur la tombe du soldat inconnu — ou de vous torcher le cul avec les couleurs nationales — dont le vert est exclu — moi qui aime le vert ! — et le jaune qui va avec — toujours du vert dans le rouge de mes paysages — le ciel toujours blanc — ciel des déserts — les Amazighs ont un chouette drapeau — tout ce qui me fait rêver quand je ne suis pas dérangé par les cons et les salauds avec qui je compose quand je m'emmerde moi-même — la mer, les montagnes, le sable — des corps revenus n'en disent rien — pourtant, leurs noms devraient parler à tue-tête — je ne dis pas crier parce que crier n'a plus aucun sens dès qu'on se met à écrire. Il fait un temps d'automne — la pluie tombe sur la menthe et les soucis — je ne connais pas le nom de l'arbre — la fenêtre crépite comme un feu de cheminée — petite pluie fragile des printemps sommaires — j'attends l'été pour refaire le monde — ce monde que je n'extraie pas de moi-même parce que je n'en rêve pas — pourtant des voix touchent à la langue comme si ceux qui les poussent voulaient se faire comprendre — un salaud évoque l'appel du 18 juin — s'adressant à des enfants il perpétue la vocation du mensonge — mission accomplie des lâches et des traîtres en humanités — larbins incantatoires qui violent des filles et insultent la tranquillité des pères — les

corps revenant des colonies anciennes et nouvelles — comme du temps où Rimbaud marchait sur les pieds de ses amis pour leur arracher un cri — toute la force d'une jambe à l'appui de sa future mutilation. Il fait un temps à se passer du rêve — se passer de la nuit et des autres — temps dense me dit mon petit doigt — comme si les mots avaient besoin de leurs sonorités pour acquérir un sens nouveau — un accroissement vif du désir de n'être plus ici et déjà ailleurs — avec les corps supposés ensevelis par le néant de leur explication — deuil remis à plus tard — une génération suffit — médailles ou plutôt piéforts — alors que Jean-Pierre Duprey pisse — « Mordons les morts et faisons aux vivants des signes impossibles auxquels j'attribuerai, toutefois, un sens nettement négatif. La bataille fait rage... Mais nous laissons ici nos insignes de chiens. » Ainsi se termine l'anthologie de l'humour noir. Pas autrement !

Charme du jeu

« La vie n'a qu'un charme vrai : c'est le charme du jeu. Mais s'il nous est indifférent de gagner ou de perdre ? » — du lynx, du lion et de la louve, c'est le lion qui fait les frais du jeu — c'est que le poète — bon ou mauvais — est un propriétaire — curieuse prétention pour qui n'est pas le maître de sa langue — et prisonnier du langage ! — rongé par son système de défense (de protection) et son code de comparaison — cerné par sa propre critique de l'autre — et rôdant chez l'autre — finalement ne jouant pas — ignorant peut-être ce charme. Comme l'enfer n'existe pas, même en pensée — ce ne sont pas la luxure et l'avarice que nous placerions de chaque côté de l'orgueil — mais la pile et la face de la même pièce — soi-même au contact de la vie et de ses fines existences — la « fin de tout » de chaque côté — et le sentiment de n'avoir pas perdu un temps précieux à peaufiner un texte forcément *inachevable et achevé*, comme on dit. Jouer avec le texte, c'est mourir à petit feu — sans esprit de propriété — ni sentiment de culpabilité — c'est attendre qu'il se passe quelque chose — et il ne se passe rien si on ne met pas le nez dehors pour évaluer l'effet qu'on produit sur les autres. Affaire personnelle — au fond — festin sans invité et sans hôte — cela ressemble de près au désir — mais plus encore à ce qu'on peut savoir du charme — surtout si on a réussi — par quel exploit ! — à le personnifier au point d'avoir acquis le pouvoir de relancer sans cesse le texte — jusqu'à peut-être que cela

n'ait plus aucun sens — jusqu'à épuisement du sujet.
Jouer avec un revolver ou autre chose — ne pas devenir le
larbin au service du *bienfaiteur* — ne pas croire que c'est
facile — que c'est avant tout une question de chance —
plutôt d'inattendu pour contrer l'espoir — ne jamais
troquer l'attente contre l'espoir — jouer ça ne prend pas
de temps ! C'est ça, le sens du mot *charme*. Pan !

Aristos, larbins, esclaves, libertaires et exclus

Les aristos — les bourgeois — produisent des larbins qui ne produisent pas des esclaves — lesquels produisent malgré eux des libertaires — qui sont quelquefois exclus en compagnie d'autres aristos qu'il ne faut pas confondre avec eux — les *déclassés*. On ne compte pas les morts — surtout les suicidés qui compliquent la tâche du sociologue — mais on a l'habitude de compter les morts pour la « terre charnelle » — en se limitant à un état civil peut-être discutable, mais qui force. On ne peut pas être à la fois de l'une et l'autre de ces catégories — un rapide calcul montre que c'est impossible — on est l'un ou l'autre — jamais le cul entre deux chaises — chacun a ses qualités et ses défauts — mais il n'est pas impossible de se hisser vers le haut — périssologiquement — comme il n'est pas extraordinaire de descendre — sobrement — mais on ne naît pas larbin, on le devient — tandis qu'on peut naître esclave, voire exclus — on ne naît pas non plus libertaire, on le devient. On peut en conclure que deux états — larbin et libertaire — sont le résultat d'autres états qui ne sont pas des résultats, mais des causes — aristos, esclaves et exclus — qui sont les trois causes qui définissent notre naissance — alors que les deux états — larbin et libertaire — constituent le devenir de l'homme. Il n'y a que trois choses à faire après la naissance, c'est rester ce qu'on est, devenir un larbin ou parvenir à l'état de libertaire. Monter et descendre ne constitue en rien des devenirs — il s'agit

de changement d'états — l'esclave qui *devient* riche ne change rien à sa nature d'esclave — il ne gagne rien en liberté et ne perd rien au contraire — il ne gagne rien à se vendre et ne perd rien à résister. On distingue donc ceux qui parviennent à changer — ils deviennent larbins ou libertaires — et ceux qui s'enrichissent ou s'appauvrissent — effort qui ne les changent pas — qui les conserve — ce sont des conservateurs — le libertaire est un révolutionnaire — et le lardin est un salaud. Il n'y a pas d'autres solutions au problème posé par la coexistence de ces catégories. On distingue nettement des conservateurs, des révolutionnaires et des salauds. ce qui revient à donner raison à Sartre qui distingue les *pédants* — ceux qui y croient dur comme fer quel que soit leur état d'origine — les *philosophes* — qui ne croient rien et s'en accommodent — et les *salauds* qui sont des larbins capables d'agir pourvu qu'ils en aient le pouvoir — lequel leur est en général conféré par d'autres larbins — car si les esclaves sont les seuls producteurs de nécessités et autres contingences, les larbins sont le moteur de cet accroissement de la richesse globale — ils sont les mieux payés — ils ont même des vacances — ils accèdent à la propriété — on les autorise à dépasser le concept d'épargne pour tâter celui de capital — à la condition que cela demeure conceptuel — car les aristos ne se séparent jamais d'un lardin — ils sont même capables d'en faire un exclus — et il n'est pas rare de voir un lardin devenir un libertaire de cette manière. Cette théorie du social, qui distingue la cause de l'effet comme principe premier de la connaissance de l'autre, n'a qu'un défaut : elle est humaine !

Baladin d'Oc

« Marre de ce monde occidental ! Comme Christy Mahon, je n'ai pas tué mon père, mais contrairement à lui, je n'ai aucune envie de faire croire le contraire. N'étant pas esthète au point de me croire créatif, je me balade dans ce monde autour de chez moi, pas plus loin. Je ne suis pas militant au point de faire dire à l'Histoire ce qu'elle ne prétend pas. Mais je ne me sens aucun devoir de mémoire. Celui-ci n'est d'ailleurs pas prévu par la Constitution. Chacun est libre de se recueillir ou pas. Moi, je choisis l'oubli. Je choisis aussi l'Histoire, avec ce que cela suppose de documentation et d'analyse prudente. Et je passe une bonne partie de mon temps à me méfier de tout ce qui sent la mémoire et le devoir. Ici, dans ce monde occidental dont je connais bien mon chez moi, chacun est libre de penser ce qu'il veut de la mort des soldats ou de la grandeur des personnages qui les envoient à la mort. Mais ma maison est contrainte de subir les séismes provoqués par les salauds qui passent dans la rue comme les autres qui passent aussi. Racistes, xénophobes, propriétaires haineux, donneurs de leçon, tortionnaires, pourrisseurs d'enfant... Tout commence tout près de chez moi, à deux pas de ma tranquillité de bonhomme. C'est ici que je blogue, sans précipitation et sans idées derrière la tête. Chose que je ne pourrais pas envisager sans l'Internet et même sans Patrick Cintas qui n'est pas d'accord avec moi (pas toujours), mais qui aime bien m'écouter. Je lui

emprunte le nom ambigu à souhait d'un de ses personnages : Baladin d'Oc. »

Tan ta tan

Selon John Dos Passos — et John Brunner — le monde serait constitué — raison suffisante pour la littérature — en construction comme en série — d'une époque — vu d'en haut et d'en bas — de vivants — et de fictions — fables et chroniques. Roger Russel observait Jo. Manna — il voyait la moto ancienne et rutilante — il fouillait dans ses affaires en son absence — il en profitait pour corriger les fautes d'orthographe — et même des vices de style — ce que le journaliste n'observa jamais lui-même — tellement tout ceci lui semblait irréel — n'ayant rien trouvé d'autres pour parler de son époque — de son point de vue — que l'incessante ritournelle de Céline — et plus objectivement — les coups de ciseau donnés dans l'actualité ou dans la documentation — livres d'histoire, poèmes, revues et magazines — collectionnant aussi les biographies — mais cette fois à la manière d'Andy Warhol — laissant aux autres le soin de reproduire la vérité avec leurs propres couleurs — la fiction s'immisçant dans les interstices laissés par cette tectonique. À la fin il rencontrait des âmes sœurs — « D'azur au dextrochère de carnation mouvant, du flanc senestre, d'une nuée d'argent et tenant une lance d'or et pour devise : LA MAIN ARMÉE POUR TE SERVIR » — il s'agissait de « construire la paix dans l'esprit des hommes et des femmes » — et des conneries de ce genre dans tous les lieux qu'il traversait — moto rugissante de l'étranger au cœur de l'héritage — barbarie et

colonialisme — paraboles et nouvelles fraîches — il s'inventait une activité uniquement pour jouer — et perdre en bon joueur — ou gagner en trichant. Si toutes les époques se ressemblent au fond — et si toutes les fictions reviennent au même — que restera-t-il du flux de la conscience aux abois ? Que restera-t-il à comprendre de ce qui a été conçu comme l'extension de l'ensemble — à quel point la langue ancienne rencontrera-t-elle la langue *moderne* — jusqu'où iront ces personnages — réels et fictifs — avec ces autres personnages qui auront eux aussi un passé — comment les lieux demeureront-ils ceux d'une exploration d'abord enrichie par la curiosité — puis épuisée par des crises d'angoisse dont le seul remède consiste à modifier l'état de molécules et de relations intimes inavouables tant que la douleur persiste et commande à la raison — contextes et portraits se disputant l'espace alors que la continuité d'une bonne histoire bien racontée — Faulkner mourant — ne trouve rien à redire au temps que seule une attitude morale peut modifier *durablement* ?

***Ailleurs* mais pas trop loin**

« Je me rends compte que mon roman ne contient aucune question ! Les personnages ne s'interrogent pas ! Ils dialoguent pourtant. Je ne me suis pas privé de ces rencontres. Ils se connaissent peut-être, mais je ne l'ai jamais affirmé aussi nettement. J'ai suivi un fil, comme vous me l'avez conseillé. Et je suis arrivé *là*. J'ai trouvé le lieu comme vous me l'aviez promis. Et ceci, sans avoir besoin d'inventer une langue. J'ai écrit avec ma langue, c'est-à-dire avec celle de tout le monde. Elle est comme ces gouttes magnétiques qui attendent à la limite d'un champ que j'ai beaucoup traversé à une époque pour aller *ailleurs* mais pas trop loin. Je n'ai même pas songé à introduire un étranger. De qui s'agirait-il si je ne le connais pas ? Ce serait là peut-être sa seule question, mais jamais personne ne l'a posée aussi clairement en ma présence. Dans ce lieu où je suis après avoir entrepris de traverser l'espace qui me séparait de lui, je suis peut-être seul, preuve, si c'est nécessaire, que je n'ai besoin de personne en dehors de mes connaissances, ceux-là même qui attendent peut-être que je revienne. Après tout, nous parlons la même langue, même si nous n'en faisons pas le même usage. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit sur le retour ? Vous n'êtes pas là vous non plus. Je ne vous attends même pas. Je n'attends rien. Je suis. Je pourrais vous décrire la scène, en tournoyant sur mes deux pieds. Cela changerait peut-être le langage. Je n'ai jamais eu une telle intention ! Je voyais ce lieu de loin. Il détournait mes

yeux de ce qui les occupe habituellement. Nous avons marché longtemps, nous éloignant de ces gouttes suspendues au fil des clôtures. L'herbe était humide au printemps et sèche en été, comme il convient. L'automne est passé sans un orage et l'hiver s'est annoncé par une promesse. Je les ai distancés pendant la dernière foulée. J'aime les surprendre. J'ai toujours aimé les décontenancer. C'est peut-être pour cela qu'ils ne sont jamais arrivés à m'aimer totalement comme je les aime. Je ne les entends plus. Je ne vous entends plus. Je suis ce lieu. Je n'ai plus de nom. »

Les moi domestiques et les autres

« Vous connaissez mon attachement aux valeurs républicaines. » — Pétain ? — Non — un maire s'adressant à un juge pour lui demander de l'assister dans la réduction au silence d'un étranger au territoire — deux larbins notoires au service d'une monarchie — électorale certes — mais seulement en surface — car toute la structure est établie une bonne fois pour toute quelque soit le régime en usage — ou plutôt mis en spectacle — chacun jouant à se passer de commentaires — notamment les médias réduits au rôle de communicants — la députation émanant de l'exécutif par le jeu des fausses convictions — et les officiants des palais soucieux d'être reconnus par la chancellerie des mérites subalternes — et pourtant quand on s'y attarde c'est toute la construction nationale qui se trahit — on voit bien comment cela fonctionne — comment cela a toujours fonctionné — dans l'ombre comme dans la fausse lumière des actualités et autres paravents des *attachements* et des *valeurs* — « c'est la qualité des êtres humains qui importe, et non leur quantité » — eugénisme tout de même plus attentatoire à la dignité humaine que les forfaits pétainistes — les larbins ne rencontrant que la résistance du malheur qui frappe les uns et épargne — on sait souvent pourquoi — les autres — ces autres qui demeurent la pierre angulaire de l'édifice national — qui ouvrent la voie à la compréhension du phénomène dictature — de l'élection du guide au bonheur de pacotille — mais bonheur tout de

même — en tous cas contentement — en espérant qu'il ne se passera rien pour que ça recommence — sachant que si cela devait recommencer, cela recommencerait de la même manière — les larbins trahissant les autres — et finalement sauvés par la théorie de la trahison nécessaire pour le bien de tous — même si les morts disent le contraire par la voie de ceux qui sont plutôt attachés aux valeurs de la philosophie — attachement n'est d'ailleurs pas le mot — aucune tendresse n'anime les larbins — ni aucune foi les acrates — les uns sauvant sans répit les décombres de la monarchie — les salauds ! — les autres — ces autres sans lesquels rien n'est vrai — philosophes quelquefois pédants il faut bien l'avouer — les autres répétant à quel point cette demie tragédie n'est plus évitable ! — d'autant que d'autres vérités et d'autres talents arrivent sur nous en provenance de tous les points du globe.

Le chant du canari

« Donnons le canari à cette vieille sourde ; quand il la sifflera, elle croira qu'il chante pour elle. » — peut-être la seule attitude à adopter pour qu'on nous foute la paix — turgescence acquise possiblement en vue de charmer la vieille sourde — invoisée-charmée qu'on lui conte des faits calqués sur ses croyances — plus on avance — si on avance — et moins on se méfie des superstitions — jugeant par conviction et non pas pour savoir enfin — parce que le repos est toujours bien mérité — et que tout le monde est censé s'ennuyer au fond du trou — « une petite ville est un gros trou — et ses grandes idées un petit rat » — le canari pouvant se passer de lâcher en sournoise — sautillant sur le rebord de la fenêtre parce que la perspective de sa cage donne cette impression à l'observateur négligent — par exemple un voisin peu soucieux d'être absorbé par ce qu'il croit lui aussi être un chant — charmé d'être témoin du charme — creusant le sillon encore une fois — les semences s'agitant dans sa poche — pirouli pirouli pi pi — ils ne se voient même pas — ils se connaissent de vue — comme si le canari était opaque à ce point — au point de rendre les gens indifférents s'ils sont hélés ou s'ils assistent — impuissants — à l'interpellation d'un membre remplaçable de la communauté — chacun se fiant au comportement du canari — connaissant le code — l'ayant appris par habitude de la tranquillité gagnée sur le souci au détriment de l'ennui — ce n'est pas elle qui lui coupe le sifflet —

mais lui qui la contraint au spasme — l'autre reconnaissant cette posture — l'immobilité qui n'est pas celle d'un arrêt provisoire en attendant mieux ou quelque chose — fixation de ce qui pallie les défauts de désir — il creuse encore et encore — avec le pied ordonne aux mottes de terre — n'entendant rien lui non plus — voyant autour de lui ce qu'on lui donne à voir — et n'entendant que des chants — comme si ces voix venaient de l'extérieur et qu'elles s'expliquaient clairement — aucune ambiguïté dans le champ audio-visuel — surtout depuis qu'une jeunesse studieuse a ajouté le piment du jeu aux rites en usage ici-bas — affinant chaque fois la portée des algorithmes — pirouli pirouli pi pi — des jeunes et des vieux ça fait un monde — et c'est celui dans lequel je vis !

Théorème mon Hiroshima

Je réponds à la question de savoir si mes « livres » sont des objets de littérature ou des clés ouvrant des portes — ni l'un ni l'autre parallèle — je ne suis pas un artiste et encore moins un demiurge — manquerait plus que ça ! — je n'ai pas le goût des reconnaissances — je comprends bien qu'on éprouve le besoin d'élever des statues aux hommes et aux femmes qui — par leurs découvertes et inventions — améliorent sensiblement la condition humaine — même s'il est légitime — sans cracher dans la soupe — de se demander *si ça sert à quelque chose* — mais le travail créatif qui relèverait du plaisir à donner ou de la prophétie à prendre ou à laisser n'est pas mon fort ! — Il y a plusieurs raisons à cela — et je ne me pose même plus la question si j'ai raison ou tort — : la langue n'est pas la mienne — c'est celle d'une nation avec laquelle je n'entretiens aucun rapport historique ni même affectif — je la pratique — français ou espagnol — parce qu'il faut bien ! — que j'ai le choix de la pratiquer ou pas — que mon esprit n'est pas en mesure — allez donc savoir pourquoi ! — d'en inventer une qui soit mienne totalement et à personne d'autre — mais sur quels prémisses — quelle apodicticité dont je n'ai pas la moindre idée ! — Et non content — et malheureux ! — de ça, j'ai beau faire en sorte que mes récits ressemblent à des romans, mes chants à des poèmes et mes réflexions à des résurgences — comme si l'originalité consistait à s'écarter légèrement du chemin tracé par le temps — à s'exclamer ou à crier —

selon le niveau de douleur ou d'extase — JE SUIS MOI !
— alors que de toute évidence je ne le suis jamais quand
j'écris — et que le seul intérêt que j'aurais à le faire croire
est d'ordre commercial ou plus bassement encore
méritoire. Alors signer n'est plus une marque
d'engagement ou de justification — signer montre à quel
point je suis incapable de me séparer de vous — sans
suicide à la clé — à quel point je reconnais que sans vous
je ne suis rien — et que par ce frottement je me mets à
exister pour vous — que cela vous importe ou pas — que
vous m'accordiez un peu de votre temps ou qu'il ne se
passe rien d'autre que mon agitation d'insecte dans la
lumière — une lumière qui apparemment ne sert à rien
sans vous — et qui n'est rien si je ne me consume pas à
votre place — théorème mon Hiroshima.

Un festin pour devenir seul

« Il n'y a pas d'autre vie. Traverser la rue deux fois par jour, à dix heures de distance. Plonger mon regard partout où l'ombre est maîtresse des lieux, comme en ces vitrines qui n'attirent personne, sauf moi qui m'approche pour savoir, interrogeant mon reflet et le profil d'une hôtesse penchée. Cet accroissement du silence me paralyse. Je sens sur mes épaules le poids du monde. Je ne me retourne plus, je glisse comme un crabe dans cette écume. Je n'ai pas faim. Je n'envie personne. Je ne me détourne pas, je me fonds. Il n'y a aucune souffrance dans ma conversation. Pourtant, je ne dis rien de ce qui me fascine. Cette omission devrait crier. Elle ne signale même pas la raison de ma présence parmi vous. Vous me trouvez à ma place, fidèle et loquace. Mais pour dire quoi ? Pour vous le dire. Pour revenir et recommencer. Pour adhérer à votre conscience de l'Histoire et de la nécessité de créer. Sciant le corps national avec le mérite personnel. Comme si c'était possible. Comme si cela avait de l'importance. Nous avons vécu ce qu'on nous demande de vivre. Et du coup le plaisir ne répondait pas au désir. Il y avait autre chose que le désir. Et cette chose pouvait prendre plaisir. Nous ne sommes pas aussi simple que le désir. Il y a aussi un festin en nous. Le lieu d'un empoisonnement collectif. Un seul survivra. Mais qui ? Et pendant combien de temps ? Qu'est-ce qui finit par le tuer ? — Et cette rue qui est la mienne parce que je l'ai épousée, cette rue au bas de chez moi, c'est vous, c'est ce que je ne cherche pas, ce que

je trouve et que je vous rends chaque jour, tandis que mes fascinations s'absentent et que vous m'ouvrez les portes du bonheur. Je reviens par habitude. J'ouvre ma porte par souci de bien faire. J'entre par nécessité. Je deviens seul. »

Nous nous parlions

« Un jour, il ferma sa porte définitivement. Si ! Si ! C'était définitif. Enfin... pour toujours. Ce toujours qui a une fin. Je montais et descendais tous les jours, m'interrogeant devant sa porte. N'osant appeler, alors que nous nous connaissions depuis toujours. Ce toujours... Et à mon tour je m'enfermais, mais seulement pour la nuit, avec quelqu'un. Il y a toujours quelqu'un près de moi. Il y a toujours eu quelqu'un. Quelqu'un de toujours... de jamais... quelquefois. Mais je n'ai pas l'intention d'aller plus loin avec vous. Je vous connais si peu ! D'hier ? dites-vous. Je revenais... Je reviens toujours quand ça arrive. C'est ça la poésie. Vous ne pouvez pas comprendre. Me comprendre. Comprendre que toujours... jamais... quelquefois... Hier ? Cela me semble si loin. C'est toujours... Ne me parlez plus. Je pense à lui, en effet. J'allais dire : évidemment. C'est encore... Cette porte que j'ai ouverte si souvent, toujours... Nous nous parlions. Comme vous et moi. Mais depuis plus longtemps qu'hier. Chaque fois franchissant cette distance de jours. Nous nous comprenions. Je crois maintenant que nous choisissons ces moments en même temps, vous savez : revenant après une dure journée, y pensant dans le métro et se retrouvant au bas de l'escalier à la fois surpris et avisés, prêts à remonter chacun à son étage, nous arrêtant devant sa porte et lui me proposant de l'ouvrir pour que nous puissions continuer de nous entendre. Cette fenêtre est notre témoin. Avec quel soin il continue d'entretenir

ses géraniums, nos géraniums, car il faut que je vous confie que... »

Lui, moi, ces gens que je croise plusieurs fois par jour parce que je ne m'en vais pas. Ce matin une voiture a failli me renverser, là, où nous sommes vous et moi en ce moment. Voyez comme j'y reviens avec délectation ! Je vous aime à ce point.

I hate speech

Achevons la semaine sur un coup de colère ! — Pestons une fois de plus contre les salauds qui empoisonnent nos existences — ne nous séparons pas sur une note d'optimisme comme nous le fîmes la semaine dernière tandis qu'il était samedi et que je pensais que nous étions, vous et moi, dimanche ! — mais que ne sommes-nous pas chaque fois que nous reprenons le fil de nos chemins — et donc de nos conversations ? — le temps d'un dimanche que nous mettrons à profit pour explorer en profondeur le moindre détail de nos destins — personnellement ajoutant des hormones à la nourriture de mon poisson rouge — ce qui ne le fait point crever — au contraire il impressionne par sa ressemblance comportementale avec l'être humain — il ne lui manque que la parole — et l'homme que vous êtes en semaine prend le temps de s'interroger aussi sur ces détails qui n'appartiennent qu'à moi — car vous n'êtes que de passage — on s'ennuie avec vous si on ne prend pas la précaution de vous divertir avec les moyens de la curiosité mise au niveau de l'indiscrétion — i hate speech — et juste avant que vous nous quittiez pour de bon avec ce que vous êtes venu chercher pour compléter votre table — j'exprime ma colère en termes sibyllins — car je ne veux point choquer autour de moi — je ne veux pas qu'on sache que je vous aime au point de tout vous dire de ce que je pense des autres quand ils s'acharnent à modeler mon visage dans la simple intention de ne pas vous épouvanter

— moi l’aveugle sans langue — à l’affût du moindre tintement qui me parvient parce que les odeurs s’en trouvent exaltées — et je vous remercie de manquer de tout à l’heure de recevoir vos invités — je m’accroche à vos basques comme un petit chien qui veut sortir avec la personne qu’il aime — sortir pour pisser avec vous contre le tronc de n’importe quel être humain transformé en statue de square — encore un salaud dont il faut étudier la biographie officielle si on ne veut pas passer pour un con !

Couleurs du temps

Je tiens à préciser que je ne suis français que pour moitié, l'autre moitié venant tout droit de la péninsule ibérique. Vous voyez que je n'ai pas dit espagnol. Cette langue épaisse qui s'est couchée sur les Pyrénées est la mienne. Sa pointe court encore jusqu'aux premiers volcans, ou presque. Or, cette moitié y a ses racines. Vous voyez à quel point je peux considérer que j'appartiens plutôt à cette langue, ce qui m'éloigne sensiblement des constructions intellectuelles qui, paraît-il, forment le piémont de votre civilisation. Il en est ainsi des drapeaux : on les couche et ils se montent. Le vôtre descend du froid, le mien, si c'est un drapeau, coule depuis la mer et les terres de son horizon. La grande boucle méditerranéenne laisse sa trace dans le puits sans fond de mon imagination. Et cet anneau se laisse à son tour étirer vers d'autres perspectives. C'est tout ce que j'en sais. Je ne passe pas autant de temps que vous à regarder dans l'intérieur qui m'explique, préférant me laisser absorber par ce qui se passe dehors, même si je n'y comprends pas grand-chose et si cette chose, aussi petite soit-elle, n'explique rien qui vaille la peine d'être dit *entre nous*. La psychologie est trop empreinte de temps et le temps pas assez révélateur de l'attente pour que je leur accorde l'essentiel de la place qu'il me semble occuper ici. Je penche pour les lignes et l'espace qu'elles décrivent sans qu'il soit besoin de se livrer à de savants calculs. Les arbres parlent à ma place. Et les fruits nous rapprochent. Nous n'entretenons pas

cette distance. Elle ne nous sépare pas non plus. Elle est simplement ce que nous acquérons en même temps. S'il devait se passer quelque chose de tragique entre nous, cela commencerait par un reproche et je me souhaite de ne pas en être l'auteur, si cela devait arriver, dis-je. Mais ce qui n'arrivera pas, au bout de cette intrigue conçue pour nous assembler, c'est ce qui leur arrive parce qu'ils ont perdu le sens de la terre en inventant celui du devoir. Pourquoi ne pas les haïr ?

À l'écart

Le choix d'un poste d'observation ne se fait pas au hasard — on sait ce qu'on cherche — on ne sait pas ce qu'on va trouver — devant le « Papagayo », je sais ce que je vais trouver — mais ce n'est pas par hasard que je choisis cette anfractuosité — si c'est le terme qui convient à ce porche — cette entrée devais-je dire, car on m'interrompt souvent — ce qui m'apparaît comme autant de provocations — et j'ai quelquefois des mots avec ces habitants qui me dévisagent parce que mes vêtements sont les leurs — et que mon visage est aussi glabre que les leurs — les mêmes mains parlent en même temps — je suis des leurs et je n'explique pas ce que je fais ici — dans cette ombre que j'ai fabriqué en brisant toutes les sources de lumières artificielles — « si c'est vous, on le saura tôt ou tard ! » — Ils ne sauront rien de plus — ils devront se contenter de ce que je leur donne à penser — actionnant la pierre de leurs briquets — et disparaissant dans l'ombre mouvante de l'ascenseur en même temps que leurs voix s'entrechoquant — l'un d'eux plus virulent que les autres — un autre s'évertuant à minimiser l'« affaire » — comme si c'était de ce côté que les choses se passaient — comme si l'entrée du Papagayo n'avait pas l'importance que je lui accordais momentanément — voyant ces visages se ressembler tandis que je m'efforçais d'en distinguer les différences — fasciné que j'étais par l'être pris en flagrant délit d'enfantillage — entrant avec lui dans ce mélange de passions aussi peu diverses et représentatives que possible

— comme si je ne le savais pas déjà — importuné par les habitants de l'immeuble qui me posent toujours les mêmes questions — n'ayant pas trouvé un seul moment de paix intérieure pour mémoriser le spectacle du divertissement — pouvant à peine distinguer l'homme de la femme — me fiant aux cuisses rapides et aux effluves tournoyantes — parfums et fumées tournoyant dans l'air saturé de conversations ne me concernant pas alors que je me sens au centre de ce qui va immanquablement se passer si je n'interviens pas.

Le baiser dans le tamarit

Petite tension entre moi-même et un personnage — le temps de se regarder — d'évaluer le moment qui a précédé cette rencontre — j'arrivais à peine — il attendait peut-être — je dis cela à cause de sa tranquillité — et de mon léger essoufflement — de chaque côté du chemin bordé d'enfants que nous ne voyons pas — pourtant leurs cris ont fait taire les oiseaux — comme je l'avais constaté avant d'entrer dans le jardin — un singe me saluant au passage — singe ou fonctionnaire — le bruit des feuilles au vent — l'irradiation transversale — de loin voyant qu'il attendait quelqu'un — que ce ne pouvait pas être moi — que personne n'y songerait — tout ce monde réduit au silence par ma seule volonté — comme si les enfants n'existaient pas — que le vent était une manière de parler — et le soleil une autre de s'entendre — Au croisement le bruit de nos pas dans le gravier bleu — se reconnaissant l'espace d'une seconde — comme on dit à propos de l'espace — je figurais le passage du vent au silence — et il recréait la pliure du temps sur lui-même — disparaissant bientôt de mon champ de vision — une autre présence s'interposait lentement — comme se recomposant après une soudaine liquéfaction — j'avais oublié mon rendez-vous — oublié pourquoi j'étais cet homme — mais heureux que les choses se terminent comme elle avait prévu — riant avant les enfants — un autre cri — plus sommaire — m'indiquant que je marchais sur les fleurs — le singe revenait avec son calepin — il grognait — les

enfants formaient une seule ligne parallèlement à la haie de troènes — déjà le stylo parcourait la grille de mes diverses infractions — et me retournant je vis que mon personnage avait tout prévu lui aussi — et j'acceptais d'embrasser le singe sur la bouche.

Si je mens...

Cette idée que l'homme est supérieur aux *autres* et que parmi les hommes il en est de même — ce qui abaisse une part de l'humanité au niveau de ces *autres* — Comment un enfant peut-il dépasser ce rêve ? — Comment l'en détourner ? — Et devenu adulte, qu'en fait-il ? — Et pourquoi n'en ferait-il pas quelque chose ? — Il y a peu, je discutais avec un esprit très engagé dans la conversation qui agite ceux qui se sentent citoyens avant même de se laisser emporter par d'autres flux internes — Un homme dans la force de l'âge — avec l'air d'avoir obtenu le minimum requis par sa machine — Nous abordions la question de savoir si Untel méritait la récompense qu'un Ordre constitué venait de lui décerner — on ne savait pour quelles raisons — mais il devait bien y en avoir — de ces raisons qui font qu'un État — au nom de la Nation tout entière — se sent fier de vous posséder — et s'engage à vous accompagner au seuil de la Mort avec le discours qui convient à vos mérites — services rendus — de quelle nature ? — il ne peut s'agir que de cela — de quoi voulez-vous qu'il s'agisse si ce n'est de services ? — On n'imagine pas autre chose — Voyons... dit mon homme, de quoi s'agirait-il si ce n'était pas des services ? Vous avez une idée, vous ? — À part des services, que fait-on pour mériter une aussi haute récompense ? — Quand j'étais enfant, poursuivait notre homme — car c'est le nôtre maintenant que nous en parlons de concert — j'ai reçu bien des récompenses et

j'étais parfaitement conscient d'avoir rendu le service dont on me prêtait l'opportunité — car bien faire et faire bien sont les meilleurs services qu'on puisse rendre à la Nation — Que dis-je ? Ce sont les seuls ! — Ce qui ne répondait pas à la question de savoir ce que notre ami commun avait bien pu commettre pour mériter cette Croix qui faisait de lui un chevalier comme au bon vieux temps — et nous épuisâmes le sujet fort tard dans la soirée — au moment bien choisi pour se séparer — car personne n'avait retenu l'intérêt de notre conversation — ni le nom de son sujet — ce qui m'empêcha de trouver le sommeil à la place où je pensais pourtant l'avoir laissé avant de me rendre malade de jalousie.

Ça n'a servi à rien

« Le nez à la fenêtre. Fermée. Carreau portant d'autres traces. L'odeur de la rue m'est inconnue. Celle de ces fleurs (des pensées ?) non plus. Je les entretiens par l'intermédiaire d'un tuyau. Je verse l'eau dans un godet et l'eau court dans le tuyau puis inonde la terre. Une fois par semaine. Pas plus. Fenêtre d'ombre. À travers je vois d'autres fenêtres. Le zinc qui descend. Oxydation blanche. Un bruit remonte quelquefois. Ferraille sursautant sur le nid de poule que j'ai observé. Puis la plaque d'égout. Volets du rez-de-chaussée. Nous passions ensemble. Baiser devant la porte cochère. Tu n'attendais pas. Depuis, je ne descends plus. Je chie sur place. Toujours dans un nid de papier confectionné exprès. Quelqu'un n'attend pas et l'emporte. Comme si cet être me guettait. Peut-être l'autre porte. Je ne sais pas. Ce n'est pas la mienne. Elle demeure entrouverte. Jour et nuit. Je vois sa lumière jaune. L'attente. L'inattendu attendu. Utilisant l'évier pour pisser. Et me chauffant la bite sous le robinet. Puis, sur l'échelle, je gratte le plafond. Pour rien. Pas de réponse. Aucun animal. Du moins pas assez visible pour être vu. J'ai atteint le treillis hier. Deux ans. Il s'est passé tout ce temps et je ne sais rien. Je ne voulais pas. Mais tu n'est pas revenue. Je suis remonté une dernière fois. D'abord écrivant le même mot mille fois. Puis dix mille. Cent mille fois. Un million de petits insectes noirs et immobiles sur les murs blancs. Une échelle se dressait dans la cuisine. Je suis monté et j'ai gratté le plafond. En espérant ne jamais

le percer. Un entresol nous sépare. Personne n'entend personne. À moins de crier. Mais je n'ai pas cette force. Je chie bien parce que je mange bien. Tu descends. Tu restes derrière la porte. J'entends ta voix. Elle me traverse. Je me suspends à son fil. Voix coupée. Un petit chien qui a l'air d'une peluche m'apporte le repas. Le journal du jour. Un commentaire sur ce que je ne suis plus. Une photo de toi. Une allumette pour ma cigarette. Je sais qui je suis, mais je ne sais plus qui tu as été. Pourtant, je t'ai attendue longtemps. Je suis même remonté pour ne plus redescendre. Et ça n'a servi à rien. »

Tic-tac des tactiques

Langue & langage — fable & chronique — tragédie & comédie — personnage & temps & lieux & écriture — objet & clé — connaissance & éthique — action & esthétique — vers & prose — toi & moi — moi & l'autre — je passais & tu venais — quelque chose à peindre absolument & des voix à l'accent étranger — les trains ne sifflent plus & la lune m'intrigue encore — nous avons une heure d'avance & l'horaire prévu par la direction — attendre n'est pas aussi amusant & que de ne rien attendre — un oiseau buvait & la statue sommeille — tout ce qui semble & ce qui incite au silence — ils ont mis le feu à un dormeur & cette nuit j'ai rêvé de toi — que connaissais-tu de ce paysage & avant de me connaître — deux rues se rencontraient sans nous & comment passer le temps quand on en a — l'œil sur le carreau & un bruit de vaisselle — deux ans plus tard & avant que ça commence — un corps volait en criant & cette douleur panique à l'étude — un enfant demandait son chemin & il n'y avait plus de chemin — tu riais & je riais — un fruit pourrissait dans l'herbe haute & un oiseau te jalousait — plus loin les ruines d'un château & les jeux sur ce mot — quelque chose déclarait sa beauté & je n'y croyais pas — exemple d'audace & salutation au soleil — coupure de la lumière au milieu du film & je n'avais jamais observé ce phénomène avant de te connaître — les chauve-souris guettaient la braise de ta cigarette & le chemin descendait vers la rivière — un livre ouvert & personne — quelqu'un

& tout redevient comme avant — une fleur glissait sur l'eau & tu ne demandais rien d'autre — à la fin nous étions seuls & quelqu'un nous proposa un verre — je ne l'avais jamais vue & il n'y a pas de raison de s'inquiéter — elle reviendra bien un jour & tu n'attendras pas une mauvaise nouvelle — des histoires en veux-tu en voilà & je n'avais pas compris pourquoi — tu ne voyais pas la différence & je remarquais que l'ombre était orange — la nuit traversée comme une rue & les rêves en circulation dans cette rue — les coups de klaxon des rêves & les gouttes sur la vitre — les restes de fumées aux rideaux tremblants & la saison des amours chez les insectes — ces mouches au bord du lustre & la soie des passages au fil des rues — ça & là — au hasard & partout — aujourd'hui & demain — maintenant & toujours — jamais & peut-être — comme ci & comme ça...

Dans le coquillage la mer

« Oh ! Un coquillage ! ... Encore un coquillage ! » Et ceci ! Et cela ! On n'en finirait pas. Je m'en vais. Je m'en vais nulle part. Où veux-tu que j'aille si je m'en vais ? Sans toi, c'est nulle part. Tu pourrais au moins le reconnaître. Tu crées le lieu. Et j'y suis. Mais ces coquillages... ! Ces trouvailles d'un jour... ! Ces pacotilles à la place de ce que je suis... ! Je ne suis pas ton personnage ! Et tu n'est pas mon style ! Regarde autour de nous : il n'y a personne que nous. Un, deux, et puis s'en va ! Où ? Tu le sais bien. Tu as tout inventé. Le geste qui commence et le cri qui finit, c'est de toi ! Et pendant que ça arrivait, j'attendais. Tout ce temps ! Cette chose qu'on ne perd pas et qui nous perd ! Tu savais tout à ce moment-là. Et je nageais avec toi. Sentant à quel point tu fais corps avec l'eau dès que tu t'éloignes de la terre. Et je ne savais rien du feu ! « Oh ! Tu as vu... ? Tu as senti.. ? Tu ne viens pas... ? Tu t'en vas... ? » Oui, c'est ça, je m'en vais ! Je passe cette porte sans la moindre idée de ce que peut signifier ce genre de décision. Il n'y a personne de l'autre côté. Je n'y ai même pas pensé. Ce n'est pas une question de désir. Il n'y a pas de raison. Pas de méthode non plus. Rien d'inspiré ni de soupçonné. Simplement cette porte et la lumière dehors. Peut-être comme au premier jour. Aucune raison de vivre et aucun argument de suicide. L'air peut-être. L'été en feu. L'accroissement de l'ombre au fil de la lumière, comme dans un tableau. J'ai envie de glisser, mais sans toi. Glisser seul pour une fois, peut-être

la dernière. Je n'aurais jamais le sentiment du devoir accompli. Je n'achève rien en partant. Ils mettent tous fin à quelque chose quand ils s'en vont sans toi. Et bien moi je n'emporte rien, je m'évade comme on se dissipe. Je te laisse les coquillages, les bibelots et même les livres.

Je ne change pas : je redeviens. Ce que j'étais ? Non... Ce que tu ne seras jamais.

Je t'oublierai aussi

La pluie jouait. La pivoine penche en même temps. Merle flambeur au creux d'un arbre. La terre ne jouait pas. Quelque chose manquait. Deux jours en un seul. Et pas une nuit. Ce n'était pas le sommeil. Autre chose. Gouttes harcelées d'insectes. Ils descendent à la queue leu leu. Muet de silence. Dehors, d'autres chiens. Un phare d'écume. La rocaille à deviner. Personne ne revient. Il tente l'impossible, se fend. Derrière lui, quelqu'un d'autre. Et passé la porte, d'autres rires. En posant les yeux sur cette surface, il jubile. Fumée en l'air. Rosaces des mains. Il éprouvait la peur. Et elle le tenait. Une tuile se déplaça sous le vent. « Je... » commença-t-il. Mais personne ne voulait entendre ça. Il exultait. Une goutte. Le jeu à même les dents. Pure folie, pensa-t-il. Tiens ? Qu'est-ce qui revient ? La porte ne s'ouvre pas. Personne d'ici. Des coups de vent tournoient. Il écarquille les yeux dans le mistral. Terre rouge des fossés. Elle donne la couleur du papier et moi je... Tu ne sais rien, dit-elle. L'écume montait au-dessus du parapet. Quelqu'un fuyait entre les tamaris. Sans lumière. Au pif, pensa-t-il. Je n'ai rien d'autre à penser. Cette tension en un seul point. Rien n'y fait. De là à penser qu'elle m'en veut... Sur le tapis, la balle immobile. Le regard qui la désire. Ce petit corps en formation était prisonnier. Il ne s'agitait pas. Il s'était attendu à une révolte. Le vent s'éloignait avec la nuée, puis revenait avec d'autres imprécisions lumineuses. À quelle heure le train ? Au croisement d'un voyage et d'une

intention. Racontant comment cela se passerait si tout se passait sans elle. Personne n'intervenant pour qu'il se tût. Une branche racla les vitres. Il eut le temps de voir de qui il s'agissait. C'était ainsi qu'il imaginait les morts. Feuilles collées un instant à cette transparence. À l'intérieur, la douceur d'une conversation. Et dehors, le vent les cherche. Il en trouve. Il gratte la vitre sous leurs ventres nus. Puis les feuilles redeviennent feuilles pour que personne ne sache. Au bout du volet qui bat, les cils de celle qui regardait encore hier.

Télémaque s'ennuie

Ce qui est rêve dans le sommeil — et ce qui ne l'est plus de jour — cet écart est un roman — et pour peu qu'on sacrifie la langue — non pas au service du langage — mais par mesure de précaution — c'est un poème qui renaît — tendu entre aujourd'hui et ce qui reste d'hier — ce qui a encore un sens — même dénaturé — la même attente devant la bouillie du cerveau un jour de grand accident. J'y pensais l'autre jour en regardant un être sanglant s'extraire silencieusement de la carcasse broyée de son auto. L'astuce consistait à se passer de commentaires. Des voix témoignaient déjà. Qui a tort ? Qui a raison ? Qui les connaît ? Qui est en train de penser à autre chose ? J'ai un vélo. Et la clé des champs. Une pince coupante aussi. Je traverse les mêmes contrées. À cette époque, je me sens proche de l'insecte. Le vent me communique des dons. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je n'ai pas imaginé la douleur. La chair remodelée par le froissement de la tôle et la torsion de l'armature. J'aurais imaginé le cri si on me l'avait demandé. Où vais-je ? Je suis à vélo ! Mon béret basque est rouge comme ces coquelicots. Le mollet rassure. Je suis à la hauteur de la tâche. Entre deux routes, les prés se ressemblent comme les gouttes d'eau de vos condensations. Ce pays manque d'esprit. De loin en loin, il faut constater que ces endroits sont aussi peu accueillants que possible. Une petite mousse viendrait à point, mais aucune porte ne s'ouvre. Pourtant, j'exhibe le spectacle de mon effort aux fenêtres

— posant le nez dans les jardinières — voyant à quel point l'intérieur est à l'intérieur. C'est presque noir. C'est immobile — fugace pourtant. « Ce qu'il vous faut, monsieur, c'est une rustine pour vous la coller là ! » Une pente résout l'hypothèse de la mort. Je me heurte à un monument aux victimes de la guerre. Des fleurs fanent. L'or des ciselures s'écaille. Aucun panneau municipal n'interdit la baignade. Mon vélo devient un pédalo.

Enfin des enfants comme on les aime !

La racaille municipale touche aussi à la poésie — les voilà sur le tas — rassemblant des trouvailles de pédagogues — empruntant à la tradition — renouvelant le contrat avec la modernité — et attirant les mouches — belles lucilies qui chatoient comme le feu crépite — une librairie ferme sa porte définitivement — pas un mot là-dessus — des poètes exigent en frappant les pauvres une rénovation juridique de l'illusion — des enfants continuent de voler les commerçants — à la place de l'intelligence, des ordres façonnés par le pouvoir — on suit — les poètes frappent les pauvres sur la tête — là où ça ne fait pas mal quand on n'a rien à perdre — et les gardes champêtres frappent les poètes au cul — là où ça fait du bien si on y met du sien — désignant le tas d'ordures laissées par les ouvriers et le tas de poésies qui attendent d'être publiées pour que justice soit faite — professeurs et magistrats relisent les diagonales du texte qui va changer la poésie en or — au son des ailes des mouches à merde et à tout ce qui se mange encore — la récupération se fait en deux temps : 1) on se tait et on s'y met 2) on revient et on se tait — il n'y a pas d'autres traditions — couper les mains ne sert à rien — il faut mutiler à l'intérieur des mères — au moment où l'être se rencontre — il n'est pas encore nu — il n'existe que parce qu'il sera — le moment est bien choisi pour lui couper les mains — et le sifflet aussi — c'est sans douleur pour les mamans — et les papas n'y voient que du feu — toute la

famille est réunie autour de ce qui est en train de sortir — un poète ou autre chose — peu importe — il ne faut surtout pas que ce soit un étranger — on n'a pas besoin de cette intégrité de la reconnaissance — le Conseil lit des poèmes au Salon — pas un mot sur les pays — tout sur l'homme et ce qu'il devient — tout sur le sort de l'humanité promise au bonheur — travaillez pour demain — ne vous épuisez pas à critiquer — ni en vers ni en prose — travailler pour élire — travailler pour ne pas choisir à la place de ceux qui choisissent — les poètes vous y aideront — et n'oubliez pas de cracher devant les librairies — ça porte chance à ceux qui ne savent pas écrire des poésies dignes de monsieur le Maire.

Le gagnant ne gagne rien

« Qui sait qui c'est ? » — On saurait si on savait ! — seulement voilà, on ignore — ça nous arrive de tous les coins du monde — té ! on savait même pas qu'ici c'est le pays al-Andalus — alors voilà ce que nous vous proposons : vous vous asseyez là — oui, oui, avec les escargots — oui, oui, c'est un vieil abreuvoir — plus personne ne l'utilise — que les escargots, oui — vous avez bien fait de venir avec votre guitare — bien le flatpick de Doc ! — on va aimer ça — le fingerpicking aussi — on n'est pas des pipeaux ! — maintenant que vous êtes assis — avec la guitare et tous les doigtés qui vous chantent — sans les animaux de la ferme — ya plus d'ferme et ya plus d'animaux — ya plus que des hommes un jour d'élection — des démocrates comme vous voyez — et on est là pour vous soutenir pendant l'épreuve — qui consiste en ceci : vous nous jouez un air de votre pays — et on cherche le pays — on fouille dans notre mémoire de colonialistes — on s'active aussi du côté de l'Allemagne qui est notre maîtresse à penser quand les choses vont mal — les fenêtres s'ouvrent toutes sur la place publique — une précaution d'usage en présence des étrangers qui ne chantent pas notre langue — vous avez beau venir d'ailleurs, monsieur, vous ne venez pas — vous arrivez — vous ne sentez pas la différence comme nous on la sent — comme on la fait sentir aux enfants qui vous suivent — les femmes c'est utile et agréable — ou on s'en passe — on peut très bien les remplacer par des enfants — ça nous

rendra pas malades — et comme vous n'êtes pas malade vous non plus, vous allez chanter que vous n'êtes pas venu pour chanter à notre place — que c'est nous les poètes et que vous n'êtes qu'un chanteur — comme au bon vieux temps de l'oïl et de l'oc — les élections c'est fait pour ça : il faut un gagnant et les autres perdent — alors perdez en chantant pendant que nous on gagne à vous écouter !

Idéogramme incessant

Tu ne rêves pas. C'est moi. Je n'ai pas été bien loin. Tu es resté. Je ne reviens pas. Je passe. Je migre une fois encore. Mais de l'autre côté cette fois. De l'autre côté de la mer. La même plage blanche. Les mêmes mots pour me convaincre de le suivre. Le même voyage peut-être, qui sait ? Nous n'avons pas vieilli. Nous avons cet enfant. Celui que tu te promettais. Il me ressemble. La parole en moins. Et ce regard qui demande. — Ainsi, c'est ta nouvelle maison. Le jardin n'existe pas. Pas d'horizon non plus. C'est étrange de ta part. Mais y es-tu pour quelque chose ? Je ne te demande rien. Le mur descend selon un autre angle maintenant. Tu te déplaces lentement. On dirait que tu glisses sur le côté. Comme si la terre penchait et que tu te laissais emporter. Tu résisterais si la terre allait trop vite. Enfant, tu déchirais si le temps devenait mauvais. Toujours la même fenêtre. La même cigarette au bec. Ces yeux pincés. Le doigt qui gratte l'arête du nez. Pas un mot. L'éclat du regard. Sa fixité. L'attente avec toi. Je n'ai pas eu de nouvelle maison. C'était comme revenir. En attendant de revenir. Tournant le dos à cette mer que, finalement, et après mûre réflexion, nous allons traverser en essayant de ne pas en parler avant qu'il n'arrive vraiment quelque chose. Tu saurais, toi. Mettre le pied dans l'eau. Tâter la vaguelette. Respirer les embruns. Deviner la maison entre les maisons. À un détail précis. Désignant la maison à peine à terre. Un détail la nommant. Et moi avançant le petit groupe des amis venus pour

pendre la crémaillère. Ouvrant la porte d'un coup de pied. Reconnaisant le guéridon à la surface de verre. Et sous le bouquet, la poignée de petits objets arrachés au passé : petit couteau pointu, coin de mouchoir avec une seule lettre brodée sur les deux que nous reconnaissons comme les nôtres, bris d'un verre bleu ciselé, et cette fleur séchée qui n'a toujours pas de sens.

L'acier de notre enfance

Un mot me ferait bien plaisir. Savoir. Cesser enfin d'imaginer. Ne plus perdre ce temps. Ici, le ciel s'accroît chaque jour d'une perspective de malheur. Blanc comme l'acier de notre enfance. Ce bonheur ! Ces vacances ! Ivres de l'odeur des troènes avant l'été. Puis l'été. Nous ne savions pas que le temps passait. Nous pensions au contraire qu'il nous était donné pour qu'on en fît le meilleur usage. Le monde s'écroule avec le premier amour. L'existence ne s'annonce plus, elle défile sur l'écran où nous la projetons. Puis, parce que c'est écrit, nous n'avons plus de nouvelles. Personne ne manque pourtant. Jusqu'à ce que le ciel s'empoisonne. Fenêtres toujours ouvertes, rideaux tirés. La poussière et les insectes. Volant et rampant. Et ces traces que nous laissons. Nous nous y reconnaissons. L'eau tisonne la pensée. Et nous nous disions hier soir que nous ne savions plus rien de toi. Pas un signe. Une hypothèse. Rien. Comme si plus rien n'était à démontrer et qu'un mot de toi pouvait servir de démonstration. Nous nous éloignons. Dérive des cœurs. La raison louvoie. Nous ne prenons plus rien à la vie. Elle ne nous donne rien non plus. Chaque jour nous impatientant. Sans blessures. Sans caresses. Traçant des lignes pour relier les objets familiers. Pas d'oiseaux sur les toits de l'attente. Le papillon du soir est aveugle. L'araignée du matin est un filet de voix. Et les heures font des stries. Dessin fugace. Cet éphémère tournoie dans le sommeil. Rêves prémonitoires des

funambules. Chaque fois que je me réveille, je suis enfant. Puis je vieillis d'un coup et je deviens toi. C'est toi qui t'endors. Je n'ai pas d'autre réponse. Et je passe beaucoup de temps à me demander ce que peut être la sienne et si je trouverai un jour la force de la lui arracher.

Effets indésirables

Paralysie en plein soleil. Pas à cause d'un animal. Ou parce que tu te donnais en spectacle. L'asphyxie venait de loin au fond de moi-même. Sans raison extérieure. Total mystère sur son origine. Une douleur vite maîtrisée. La terre s'ouvre un instant, puis se referme, comme d'habitude. Rien de nouveau. Excepté le soleil. Je le voyais à travers les feuillages, puis, passant d'un arbre à l'autre, il m'envahit. Il n'entre pas en moi. Il n'attend pas. La rencontre ne dure pas un instant. Je retrouve l'ombre claire d'un autre arbre parce que tu es là. L'herbe s'est rapprochée et tes mains m'ont arraché à cette crispation en croix. Tes mots ne m'atteignent pas. Je me plie, retrouve la solidité d'un tronc. Tes cheveux remplacent la lumière. Tu expliques. Je n'étais pas seul. J'aime ces bonds. Ils me vivifient. Mais le soleil joue un autre jeu. Mes os ne jouent pas. C'est mon esprit qui renouvelle le fonds. Puis l'eau de la pensée monte. Je sors. Il faut que je sorte. Et il faut, selon ce que tu sais de moi, que tu me suives. J'avance parce que la mort me guette. Je devrais dire que c'est la vie qui s'en prend à d'autres. Mais le personnage de la mort appartient à tout le monde. Et depuis longtemps maintenant, aussi longtemps que tu veux, j'ai le monde à portée de la main. Je ne joue pas. Je tente une demie pirouette comme me l'a appris ton enfant. Voilà où nous en sommes. Ces sorties entre deux paysages. Ces chemins qui finissent où tout commence. Tes yeux analysent la situation. Tu vas parler. Il n'est jamais trop tard, mais il

vaut mieux rentrer. D'ailleurs, il va pleuvoir. Il y a déjà de l'air. Je reconnais du monde. Pas tout le monde. Personne qui importe. Des meubles. Il n'y a ni intérieur ni extérieur ici. On ne sort pas, on s'extraie. Et on ne rentre pas, on revient. Nuances d'une douleur apaisée. À la verticale, les nœuds gordiens de l'espèce. Et sur l'horizon, les intervalles de l'apaisement constant. Comme si la vie devait s'achever par ce ralentissement. Et que tu ne faisais rien pour que ça change. Si tu changeais ma position, dis ?

Tenter ou séduire

Qui peut prétendre être « engagé tout entier dans l'aventure » ? — la moindre trace de compromission détruit l'œuvre tout entière — la réduit à la superfluité qui anéantit même la force des moyens — personne n'atteint cette espèce de pureté — parce que tout le monde cède au moins une part de soi-même pour ne pas cesser d'exister — c'est cette fin qui menace — fin de non-mort — c'est même un instant parfaitement compatible avec l'exercice de la mémoire — une borne sise à l'endroit où tout recommence avec la même évidence — la vie devenant alors un jeu avec le choix — avec le poids des choses — avec ce qui appartient définitivement à la conversation — l'astuce s'immisce où et quand la pierre se fend — la pierre différentielle — la pierre faite écriture — « intervention » au sommaire — mais sans *corpus* — à qui entre le mieux et le plus dans l'aventure — qui a le moins de chance de revenir — mais qui revient — les autres jouant le jeu d'un non-retour — d'une possibilité croissante d'héritage — « je suis ce texte » — mais c'est la tête qui refuse condamner le corps à la noyade — c'est la nature de cette eau qui limite la raison — « ce serait pure folie ! » — à qui revient avec un maximum de traces — de douleurs si possible — de raison de penser qu'un progrès a été gagné — que l'héritage est considérable — et que le suivant n'est pas encore sur la liste — qu'il se signalera par une première prouesse — comme s'il était possible de croire sans commencer à douter en même

temps — et personne pour convaincre au-delà de ce qu'il est possible de comprendre — l'attente interminable coupée d'intervalles aveugles à force d'attente — repoussant les raisons de ne pas y croire — pour prétendre aller plus loin — l'aventure finalement contrainte à l'effort individuel — solitude sans induction — souvent ou seulement quelquefois l'errant voyage n'a servi qu'à créer un personnage de plus — un citoyen affublé d'une médaille — enfant grotesque d'une maturité qui choisit de renoncer avant qu'il ne soit plus possible d'en décider autrement — l'aventure croît sur les échine des larbins restés à quai avec les pères de la constitution de la Nation ou de tout autre projet réducteur du voyage intercesseur.

Per limpimpin et oribus

Dans cet esprit, les « dons magiques » pallient l'impossibilité de traverser les apparences — incapacité *corrigée* par l'intervention de ce qui est encore possible tant que toute l'existence tient au fil du confort — de la sécurité — tant que ce fil n'est pas rompu par l'inadvertance ou l'imprévision — la langue même — pourtant *commune* — postule — soumise de plein gré à la même rhéologie — exige — désignant sa couronne — décrète — trahissant son empire — il n'y a pas de magie sans consensus — sans alliance — sans unanimité voire — forçant au spectacle — de soi et des ombres — en un laps de temps décrit par la nature de l'aventure — des décors s'imposant à l'esprit — à peine revisités en coulisse — par plans sécants reconstituant la scène et ses rideaux — l'angle de prise de vue en cas d'enregistrement — jeux des lumières n'ayant pas d'autres sens — peut-être même un complice dans la salle — ou mieux un jeu de complicités à même de donner un nom à l'acte — selon l'âge du public — âge mental — le don expliqué ou pas — et sa possession argumentée — comme sa dépossession — paillasse un pied sur l'autre dansant — tandis que c'est au tour du personnage incarnant le désir de dire *quelque chose* — non pas n'importe quoi — au risque de se répéter — de rendre possible la bonne question — fil soudain rompu — par négligence — « je n'y crois plus ! » — l'apparence devenant imaginaire — comme si des étymologies augmentaient le sens de ce qui saute aux yeux

— Dans cet esprit, la nécessité d'un personnage complique les perspectives du voyage — les bagages s'accumulent — le besoin de domestiques s'impose — et avec eux la mosaïque des races — le graphe des cultures — le défi géographique doublé d'Histoire — problème de références et d'unités — la voix tarie avant même de commencer à exercer son pouvoir sur une langue révoltée d'avance — personne ne reconnaît personne — des enfants tournoient près des lampes — en pleine nuit obscure — feu visible nettement du hublot de la SSI — et de ces yeux-instrument la goutte de condensation qui peut servir de catalyseur de la poudre de perlimpinpin ou d'inhibiteur de l'imagination.

Sol y sombra

Eliot/Machado — « Entre l'idée et l'acte, entre le rêve et la réalité, l'Ombre s'interpose, car le Royaume t'appartient, » dit l'un — et l'autre : « Entre la vie et le rêve, il y a autre chose : Devine ! » — entre la poésie qui donne et la poésie qui prend — la subtilité d'une pliure mentale à l'endroit où l'angoisse et la résignation se rejoignent pour former un homme — tandis que l'Ombre donne un sens — sans le prendre toutefois — poésie des heurts plus que des rencontres — ici, au midi de la modernité enfin acquise — l'Ombre qui s'étend — à la fois portée et propre — sans nuance de gris pour distinguer de loin l'une et l'autre — au sommet de la confusion des genres — la question touchant à la réalité et à ce qui n'est plus elle — tentant d'y trouver à redire — la langue nécessaire ou purement inévitable — parce qu'il faut aussi parler — que rien ne s'écrit en dehors de la parole — celle qu'on donne et celle qu'on prend — au fond la parole qui s'arrache comme un cri — mais sans la portée du cri — distance illusoire — et sans cette propriété dont il serait impossible de dire si elle est naturelle ou pas — « Devine ! » dit le poète acquis à l'expérience de la trajectoire — tandis que l'autre sait que la lumière a son importance — que c'est un espace qui se décrit — et non pas cette durée que l'esprit met à profit pour pallier les attouchements du verbe — mélancolie peu fatale — avec au bout de ce temps une confession — pas seulement l'aveu d'impuissance — mais la confiance tenace — voire

obtuse — gagnée sur ce qui demeure une énigme — alors
que l'Ombre confère de l'avance — installant la mort non
plus aux détours — mais comme filtre d'amour — vanité
des rencontres prévues et des trous de mémoire inattendus
— la terre de Castille prend un sens — et le Royaume ne
projette plus des ombres — la règle voulant que l'ombre
portée est plus sombre que l'ombre propre — petit détail
qui s'observe sur le tas — avec le temps et la patience —
objets disposés de l'intérieur et créatures de l'extérieur —
venue de l'extérieur pour peupler le vide laissé par les
défauts de succession —

Pots en fleurs

La violence du poétereau prise en flagrant délit d'innocuité — ce palliatif de la critique exercée sur ce qui la dépasse — le plan d'occupation des sols encore arables — affiches qui grandissent comme les médailles octroyées aux suppôts — parcourir les glèbes de Castille suffit pourtant à prendre la mesure des enjeux — même si on préfère les avant-gardes de la même époque — il n'y a d'ailleurs pas de commune mesure — pourtant la racaille municipale s'entend à donner la parole — ce bien arraché et non pas commun — aux leçons du rimailleur qui ne rime plus par esprit de liberté, dit-il — mais avec la plainte des rimes qui lui manquent maintenant — pleurs de la langue réduite à sa fonction de différenciation. L'autre jour j'écoutais un de ces pédagogues de la leçon à retenir au détriment de toutes celles qui n'enseignent rien — il ânonnait pour paraître profond — il enseignait le définitif et la simplicité — tordant des mains qui étaient ses personnages — les empêchant d'être vues avec des mots choisis dans le dictionnaire — et l'esprit voletait en attendant — picorant des fenêtres — on le voyait prisonnier sans nécessité de chaînes — incapable de frapper à la porte dans le sens inverse — d'interroger le dehors au passage des véritables oiseaux — ceux qui ne savent rien du vol et tout du plaisir et de l'utilité de cette science inouïe — poétaillon sur socle — il demandait à être compris — ne donnant rien à comprendre — ni même rien à effacer — comme si ce travail d'effacement ne lui

venait pas à l'esprit — comme s'il croyait en lui —
comme s'il n'était pas un drôle d'oiseau — avec son bec
taillé comme un crayon et ses serres vernies — et je
voyais un pot de fleurs à la place de son *poème* — ou
plutôt un pot en fleurs — un pot enraciné dans une terre
sans histoire — avec tout autour des traces de doigts —
ses propres doigts ayant rassemblé tout ce qui pouvait
faire office de lieu — enracinement des prétentieux dans le
ciment de la reconnaissance — aucune parole ne prenant
la poudre d'escampette à la moindre ouverture — oiseaux
peu surpris d'être des oiseaux — ou de n'être que ça —

L'homme sandwich

L'homme-vite s'en va à la fin de la journée — tel *Ulysses* — l'homme-lent passe la nuit et disparaît avec le matin — l'un est homme du soir — homme d'action — l'autre peut rêver — il en a le temps — n'hésitons-nous pas ? Entre l'aube et le soir — dans la nuit noire et claire — n'hésitons-nous pas au moins un instant ? Sujets à flatteries et enclins à l'*honneur* — avec un penchant pour la publicité — il n'y a plus d'enjeu à la hauteur de l'humain — c'est le temps qui passe — nous n'avons rien à laisser et tout à prendre — ce qu'on laissera aura été pris — enlevé ! Le frisson à la place de l'émotion — ce qui se vend pour pallier le manque de construction — l'homme-vite ne revient pas — chaque heure compte double, plus si c'est possible ou simplement nécessaire — plus de femme, plus d'enfant — plus de paysage — le corps recomposé pour la vitesse — avant que la nuit ne le détruise — la lumière s'effaçant au profit du rêve — et le rêve jamais confondu avec l'espoir — car l'homme-vite croit — il installe la foi — les rites de la foi — la confession et l'aveu — à la place de ce que les objets les plus simples sont capables de construire sans lui — poèmes poussés dans le noir — et l'homme-lent — qui ne vit plus — voit la mort comme elle a toujours achevé la croissance — arbres entre la fenêtre et l'horizon — éclairage public des rues-segments — le rêve prend le temps — comme aux dés — une fois donnant et toujours recommencé — poésie accolée aux recherches et aux analyses — la fiction contre

le rêve — le peuplement fictif des mémoires — scié une fois la journée achevée — ne laissant pas la place au rêve — mais le surpassant en complicités avec l'enrichissement par le bien — vite retenu et peut-être apaisé — voir ce mort vivant encore après la mort — et ce dormeur — ou cette dormeuse — description d'une lente fin de tout — le monolithe reconnaissant dressé entre la réalité publicitaire et le rêve prémonitoire — n'ayant pas d'autre rêve à recomposer une fois la nuit figée dans la lumière d'un matin qui sent la terre mouillée et la fleur d'aubépine.

Césaire, l'homme-poésie-homme

Ah ! Oui. Je parlais de Césaire (plus haut : *Tenter ou séduire, Per limpimpin et oribus*) — André Breton en parlait et en parle toujours — dans *Martinique charmée de serpents* — je l'ai déjà dit : un des plus beaux livres — voici ce texte extrait de *Cosmogonies* : — Cet écrivain est « engagé tout entier dans l'aventure », il dispose « de tous les moyens capables de fonder, non seulement sur le plan esthétique, mais encore sur le plan moral et social, que dis-je ? de rendre nécessaire et inévitable son intervention. » — « C'est la cuve humaine portée à son point de plus grand bouillonnement, où les connaissances, ici encore de l'ordre le plus élevé, interfèrent avec les dons magiques. » — « J'ai été confirmé dans l'idée que rien ne sera fait tant qu'un certain nombre de tabous ne seront pas levés, tant qu'on ne sera pas parvenu à éliminer du sang humain les mortelles toxines qu'y entretiennent la croyance — d'ailleurs de plus en plus paresseuse — à un au-delà, l'esprit de corps absurdement attaché aux nations et aux races et l'abjection suprême qui s'appelle le pouvoir de l'argent. » — « Ce poème n'était rien de moins que le plus grand moment lyrique de son temps. » — « Un poème à sujet, sinon à thèse. » — « Le don du chant, la capacité de refus, le pouvoir de transmutation spéciale dont il vient de s'agir, il serait trop vain de vouloir les ramener à un certain nombre de secrets techniques. Tout ce qu'on peut valablement en penser est que tous admettent un plus grand commun diviseur qui est

l'intensité exceptionnelle de l'émotion devant le spectacle de la vie (entraînant l'impulsion à agir sur elle pour la *changer*) et qui demeure jusqu'à nouvel ordre *irréductible*. » — « Derrière cela encore, à peu de générations de distance il y a l'esclavage et ici *la plaie se rouvre*, elle se rouvre de toute la grandeur de *l'Afrique perdue*, du souvenir ancestral des abominables traitements subis, de la conscience d'un déni de justice monstrueux et à jamais irréparable dont toute une collectivité a été victime. » — « Il est normal que *la revendication* le dispute dans le *Cahier* à l'amertume, parfois au désespoir et aussi que l'auteur s'expose aux plus *dramatiques retours sur soi-même*. Cette revendication, on ne saurait trop faire observer qu'elle est la plus fondée du monde, si bien qu'eu égard au droit seul le Blanc devrait avoir à cœur de la voir aboutir. »

Sans défaite ni destruction

Intervention — connaissances & dons magiques — mortelles toxines de la croyance — poème à thèse — don du chant — capacité de refus — pouvoir de transmutation spéciale — intensité exceptionnelle de l'émotion — impulsion à agir sur la vie pour la changer — irréductible — plaie ouverte de l'esclavage — Afrique perdue — revendication & amertume — dramatiques retours sur soi-même — il n'y a pas d'autre poésie — je n'en reconnais aucune autre — ceci est le graphe tracé par la poésie dans le cœur de l'homme — tout le reste est étalage — produits à vendre de la vanité et de l'orgueil — comme tout ce qui se vend — se donne pour prendre — pas d'autre *différence* à écorcher sur l'étal — une terre s'est perdue — un temps s'est arrêté — une langue a fourché — et ce personnage — cette relation apocryphe qui étend son influence d'un bout de la vie à l'autre — même s'il faut reconnaître que l'angoisse et la résignation ont leur place dans cette dérive du sens — mais quand je mets le nez dehors — quand je croise d'autres insectes constructeurs — ce qui manque le plus à ce décor de jeu de société — ce n'est pas la terre — qui est remplaçable — ce n'est pas le temps qu'on retrouve dès qu'il se met à pleuvoir — pas même une ressemblance pour pousser à y croire — c'est la langue — cette langue qui n'est pas la mienne parce que tout le monde s'en sert pour *redire* — je souligne parce que je lis beaucoup — c'est mon métier — et c'est *redis* qu'il faut dire — et conclure — tandis que le jardin s'accroît ou

s'amenuise — que le soleil a des ailes ou qu'il se prend vraiment pour un oiseau — que l'oiseau lui-même retrouve sa branche — que cette flopée d'objets m'assaille — de l'intérieur comme de l'extérieur — et rien ne m'appartient parce que je n'ai pas le don de l'acquisition — je n'ai pas cette passion sensée pour l'accumulation — recherchant peut-être plutôt le remplacement — à intervalles de chance — d'objectivités — et même réduisant cet espace — ou cette représentation de l'espace — pour y inventer une autre espèce de disparition — sans défaite ni destruction — comme une bougie est soufflée — étonnant un observateur par définition médusé et par habitude tranquille. Qui es-tu ?

Dentales d'or

« Je ne suis pas cette seconde d'inattention. Vous avez remarqué que j'attends. Un jour sur deux, je vous croise. Je ne vous reconnais pas. J'étais ailleurs. Voulez-vous revenir ? L'été, je m'en vais. Pas loin. Presque seul. Cette approximation me tue ! Mille fois j'ai préféré être seul sans ce parergon. Seul en route et seul à l'arrivée. Deux toitures en X. Une terrasse donnant sur la vôtre et la vôtre visible de la route. Nous descendions sur le sable. Je me souviens de tout. Vous connaissiez les decapoda. Galathée retrouvée dans l'aquarium. Avec la même angoisse. Le monde se bousculait ici, dans ces allées lisses et rutilantes. Je m'y perdais pour ne plus les voir. Qu'un égaré me demandât son chemin et j'y allais. Des pans m'éblouissaient, coupant d'autres segments de cette réalité notoire. Vous glissiez. Comme l'inattendu. Une voix gisait entre des miroitements. Sable plus blanc encore. Truffé de coquillages. Dentales d'or. Et ainsi blessé, goûtant ce sang noir, je m'évanouissais avec vous. Je n'ai jamais su expliquer clairement ce qui nous arrivait. Nous n'étions pas compris, peut-être pas les bienvenus. Nous parlions cette langue. Avec eux et pour eux. Même le soir sous les feuillages encore frissonnants. La nourriture abondait, grasse et brûlante. Je n'entendais pas tout ce que vous disiez, à cause du passage, des cris d'enfants et d'une conversation me concernant. Presque seul. Attentif à ne pas décevoir. Rassasié. Dernière goutte poussée par un insecte. Les reflets de son caprice. Et l'horizon comme clé.

Mer d'huile sans une trace des voyages que nous avons entrepris pour ne pas nous distinguer. Nous aimions même ressembler à ces reconnaissances. Soir d'embruns. Vous ne vous souviendrez jamais assez de ce rassemblement organique. En tous cas pas avec les mots qui furent les nôtres. Je ne sais plus pourquoi nous continuons de nous voir sans nous rencontrer. Peut-être la différence d'appréciation. Je me crispais, vous ne redoutiez rien. Et la nuit vous accueillait, elle m'environnait. Oui, oui, j'attends encore. Je ne sais pas : un mot, un regard. Une main qui papillonne. Un parfum. La mer entrant, laissant sa trace sur le miroir. Chaque matin, le même insecte remontait le parergon et disparaissait entre le mur et ce qui n'était plus un miroir. »

La coutume du mot

Les monstres qui nous gouvernent — les salauds qui les servent — et cette coulure de l'expérience recueillie du bout de la langue — « Qu'est-ce que j'attends ? » dis-tu — parlant de moi — à part cet effort pour retrouver une sensation de sens ? — rien — ce n'est pas l'attente — c'est l'immobilité nécessaire — rendue nécessaire — oui, par toi aussi — ne retrouvant le mouvement que le soir venu — comme s'il ne devait jamais revenir — et que je n'avais pas attendu — que j'avais profité d'une nouveauté — n'importe quoi d'inconnu jusque-là — pire qu'inconnu : exsangue — « Qui n'est pas domestique ? dis-tu. Nous mordons tous la queue de quelqu'un ! » — propos qui provoquent des regards — de quoi parles-tu ? — ces passages incessants nous exaspèrent — et là-haut, la nuit ne s'installe pas partout — des lieux demeurent aussi secrets — inaccessibles sans chemin — et sous le soleil les mêmes chemins ne mènent nulle part. Alors nous revenons nous asseoir à cette table et nous attendons le toro de fuego. Cette limaille en fusion qui est comme l'eau — innocuité garantie par des siècles de pratique — la dernière fusée s'élève verticalement tandis qu'une gerbe de feu nous atteint. Nous rions nous aussi — nous sommes là — n'attendant rien et espérant tout — ratiboisés par les spectacles du feu — et à fleur d'une violence sourde aux cris qui traversent la nuit pour ne rien exprimer — rien que cette écriture puisse renommer. Alors nous repartons là-haut et la maison s'ouvre à la lumière des ombres

comme à l'obscurité des lieux encore vivaces. Nous n'allons jamais plus loin que ces pierres chaulées — jamais derrière l'ombre et à proximité des néants — regrettant d'être là — gagnés par la soif — crevant des fruits — tisonnant le feu pour inventer des signaux — encore le feu — feu de bois et de métal — le sommeil comme invention d'un mensonge — peut-être même d'une cruauté — qui sait ? — à la pointe du couteau — cisaillant les noirs et les blancs de l'existence — les monstres et les salauds regagnent notre imagination — il est temps de s'en prendre aux traditions — à la coutume du mot —

Tout a une fin

Mescal ne sortait pas souvent. On le voyait avec Matorral. Ils se promenaient dans le jardin que vous connaissez, sous le regard de qui vous savez. J'étais là moi aussi. Le jardin sert de chemin de traverse. Quand le portail est fermé, on saute par-dessus. Je ne saute pas. M'aidant de ma canne, je le contourne en traversant le buisson. Ce qui me prend du temps, vous vous l'imaginez. Je suis souvent seul dans ces conditions. Ni Mescal ni Matorral n'entrent dans le jardin si le portail n'est pas ouvert. Ils font le tour par la rue sous les ormes. Mescal remontait toujours avec la même affectation tremblante. Matorral repartait d'un pas pressé. Le portail grinçait, puis le cadenas claquait. Je croisais le gardien qui revenait avec son balai et sa pelle. Un regard oblique, un sourire de circonstance, et c'était fini. Il n'arrivait jamais autre chose que le soir tombant vite entre les façades. Je suivais Mescal dans l'escalier. Il avait retenu la porte avec son pied. Il était patient avec moi. Il me précédait dans l'escalier et m'abandonnait à son étage, refermant sa lourde porte. Je continuais et m'enfermais moi aussi. Entre lui et moi, un entresol rempli d'objets si anciens qu'il s'en vend un de temps en temps. Matorral est cet heureux propriétaire. Il m'évite. Je lui paye le loyer sans retard. Quelquefois, j'entre dans l'entresol. La porte est à mi-chemin dans l'escalier. J'entends alors Mescal d'en bas. Je traverse la poussière que le temps a déposé sur ces objets et je m'assois sur le drap d'un fauteuil. Je ne fume pas.

Mescal va et vient, presque sans cesse. J'apprécie sa compassion. Sans ascenseur, c'est difficile. Encore quelques années et il faudra que quelqu'un me porte dans ses bras. Ce ne sera pas Mescal, car il est beaucoup plus âgé que moi. Matorral sera mort et je ne pourrais pas compter sur ses héritiers. Je ne sortirais pas. Cette perspective est inconcevable, d'autant que je n'ai pas de fenêtre. Je vois le ciel dans la lucarne. Et rien dans le ciel, à part les nuages et le vent qu'ils trahissent. Je me vois difficilement pourrir comme dans un pot. Mais je ne connais personne d'autre. Je vois ces autres. On se croise quelquefois. Ils ont même des enfants. Je donnerais tout pour m'incarner dans l'un d'eux. Retrouver le goût du sucre et des fruits. Entrer dehors et sortir à l'intérieur. J'ai su cela moi aussi. Et je le sais encore, mais comme une théorie de l'enfance. Elle ne suffira pas à me porter là où je veux encore. Et je veux de toutes mes forces ! — Nous n'en sommes pas encore là, bien sûr. Je sors et je rentre moi aussi, autant que je veux. Mais ma langue a le goût du tabac que je fume et mon corps ne sent plus le savon. J'entends Mescal ouvrir sa porte. Il va croire que je le suis ! Et je ne ferais rien pour le détromper.

Faut bien rire

À la campagne, je me marre. Je peux pas dire que j'aime ces nuits de silence absolu. L'idée de toutes ces bêtes et de tous ces humains (en admettant que cette différenciation est judicieuse) en attente dans le noir des fois qu'il se passe quelque chose qui ne soit ni un tremblement de terre ni une invasion des barbares me donne comme qui dirait le goût de l'angoisse alors que d'ordinaire je suis plutôt un type tranquille qui s'endort à l'heure et se réveille avec les autres. Je me marre pas pour ça. Je me marre parce qu'à la campagne, je suis pas seul. Je parle pas des bêtes, ni même de ces humains qui ont un nom mais rien pour le prouver. Ici, j'ai des connaissances. On se connaît depuis des siècles. Depuis l'enfance pour tout dire. On se retrouve et on peut pas s'empêcher de se comparer. On mesure plus les jets de pisser dans la cour de l'école. On a dépassé ce stade du développement intellectuel. On est même complètement développé. Il manquerait plus que l'un de nous se mette à pisser aussi loin ! On en parle, bien sûr. On se souvient, comme on dit. Ça fait pas de nous des poètes. Manquerait plus qu'ça ! Les enfants ne savent rien de ce que nous savons maintenant. On parle en code quand ils s'approchent. Mais on les observe de près. Leurs cris animent le faubourg sous les platanes. Les mêmes cris. Les mêmes filles. Les fenêtres noires de regards. Les chats qui dorment ou font semblant de rêver à autre chose. Mais c'est pas ça qui me fait marrer. Ça, tout le monde peut le constater s'il revient

chez lui. C'est même pas agréable. Ça n'explique rien et ça s'explique pas. Comme la nuit avec ses animaux humains et autres. Le matin, je reçois la lumière comme un don. J'ai cette appréciation du temps. Et j'ai pas encore commencé à me marrer. Je fais un tour par la rivière et je reviens par les bois. Je rencontre. Je me souviens. Je mesure le jet de nos mémoires. C'est pas marrant, pas encore. Puis je m'approche de la boulangerie. Ça sent plus le fournil, mais à l'intérieur, ça sent le pain. Ça me fait marrer, mais pas autant que la boulangère. Les mêmes yeux, la même vieillesse en cours. Elle me fait marrer. J'y peux rien. Et elle m'en veut encore.

Partie de pêche

Il ne savait toujours pas ce qui pouvait l'empêcher de mettre fin à ses jours à tout instant. Personne ne le surveillait, pas même moi qui étais le mieux informé de cette particularité. Et personne ne me demandait d'agir. Je le revoyais toujours avec le même sentiment de lassitude à l'égard des convictions qu'il exprimait à l'occasion de ses retrouvailles devant un parterre de « vieux amis » qui se consultaient sur d'autres sujets plus proches de leurs préoccupations habituelles. Je perdais mon temps. Et personne ne venait à mon secours. S'il passait à l'acte, j'étais perdu. Ces soirs de vacances forcées, j'avais du mal à trouver le sommeil. Je buvais. Je touchais aussi à d'autres palliatifs de l'angoisse. Mes rêves en étaient affectés. Au matin, j'avais la gueule de bois et c'était dans cet état de fraîcheur discutable que je descendais prendre mon petit-déjeuner. J'étais accompagné. Elle était déjà à table, sirotant un café refroidi depuis longtemps. Je n'avouais rien. Elle avait préparé les lignes. Je n'avais plus qu'à passer prendre les appâts qui étaient prêts chez le marchand de chasse et de pêche. Il me recevait avec aménité. Me tendait le rouleau de papier journal dans lequel grouillaient des vers hallucinés par la qualité du varech qui était leur dernière demeure. Je la rejoignais sur le quai, époustouflé par l'odeur de la marée. Elle avait lancé une première ligne et la ramenait avec une application qui a toujours été la sienne. Je ne parlais pas de mon ami. Elle avait vu un poulpe dans la profondeur des

eaux troubles clapotant entre les pilotis. Les bateaux étaient tous rentrés, harcelés par les mouettes. Déjà, les filets occupaient presque toute la surface du port et les femmes s'activaient à le reprendre. Mon ami arrivait alors, descendant de la rue qui surplombait le port. Il avait les mains dans les poches. Une cigarette fumait au coin de sa bouche. Il ne saluait personne. Il ne regardait pas les femmes et s'il y avait des enfants, il les bousculait pour ne pas se laisser emporter par leurs jeux. Le seau se remplissait, chatoyant. Mon ami ne s'approchait pas. Il redoutait cette rencontre. Elle n'avait jamais été très gentille avec lui. Il croyait même être détesté. Il ne m'envoyait aucun signe. Et je lançais et je ramenaïs, clouant les vers et écoutant attentivement les conseils de ma femme qui s'y connaît. À midi, il m'attendait tranquillement installé en plein soleil à la terrasse d'un café. « Si tu la connaissais... » commençais-je invariablement. Et il secouait sa cigarette en grognant : « Je sais, je sais ! »

Science des chats domestiqués

Tous les soirs, j'entends nettement ce bruit. Analyse faite, et bien faite, il ne s'agit pas d'acouphènes. C'est, vous pensez ! la première chose à laquelle j'ai pensé. Question de voisinage ? Non, mes voisins sont tellement silencieux qu'ils n'existent pas. Je reconnais tous les bruits de la journée. Je peux même dire que pas un ne m'échappe. En riant, je dis que je les collectionne. Il n'y a pas grand-monde pour apprécier cet humour. Quelquefois même personne. Nous sommes tous pareils : seuls et entourés d'autres solitudes. Nous nous rencontrons, certes ! C'est même agréable quelquefois. Mais dès que le soir tombe, ce bruit me coupe du monde et je ne supporte plus personne. Au début, il me surprend. Puis je prends mon mal en patience. Il est déjà deux heures du matin. Plus que quatre heures au lit ! Je ne dis pas « plus que quatre heures de sommeil » car je ne dormirai pas. J'attendrai dans le silence jusqu'à ce que la sonnerie de mon coucou me ramène dans ce monde. Imaginez mon état ! Mes yeux sont entrouverts, mes joues battent au rythme du cœur qui souffre d'arythmie pathologique, mes cheveux s'embroussaillent malgré les onguents et le café a un goût de métal en fusion un jour de grève. C'est dans ces dispositions que je rejoins mon poste de travail. J'entre tout de suite dans le Grand Cerveau Universel, le GCU. J'anime mes flux. Je reçois des ondes. Je brise des carrières. Je donne de l'espoir et je casse des briques ou du sucre selon le degré d'amour. De retour chez moi,

j'attends, sans manger, sans boire plus que de raison. Et ce bruit infernal me surprend au détour d'une pensée ! Je deviens infréquentable ! Tout le monde sort. Je ferme la fenêtre si elle est ouverte. Je fais le lit s'il n'est pas fait. J'ouvre des livres pour les refermer. Je gratte les murs avec les punaises. Je me vois ou c'est mon ombre qui s'installe à la place du miroir. Je deviens fou ! Je n'ai pas d'autres perspectives d'avancement. Et je ne sais pas pourquoi ! Mon médecin m'a conseillé la mer. Ce bruit, c'est peut-être celui de la mer. « Elle vous appelle... » Évidemment, je ne saurais rien avant d'avoir essayé. Une fois, j'ai pris le train en route vers l'océan. Ce n'était pas le bruit que font les roues d'acier sur l'acier des rails. Je ne vais tout de même pas passer ma vie à reconnaître des bruits ! Mais c'est pourtant ce qui me pend au nez. Il n'y a que le chat qui ne s'étonne pas. Je me demande bien pourquoi...

De l'intranquillité relative des peigneurs de comètes

Le tondeur du parc a de l'esprit, je n'en doute pas. Il est peut-être poète à ses heures, qui sait ? En attendant, son esprit fait rrrrrrrrrr et le mien aussi. Nous sommes à l'unisson. Lui dans le parc près de ma clôture et moi derrière mon écran en train d'essayer de comprendre pourquoi cette communion ne m'ouvre pas les portes de ne serait-ce qu'une page pas trop bête histoire de continuer de vivre cette journée sans la passer à me reprocher de ne pas l'avoir mise à profit pour augmenter sensiblement l'œuvre entreprise en dépit de tout ce qui peut et doit la contraindre à ne pas se laisser distraire par les rrrrrrrrrr qui envahissent mon espace vital au moment où j'ai besoin de m'y retrouver seul, absolument seul, sans personne pour me proposer des rrrrrrrrrrr qui prennent la place de mes flux au point que plus rien ne s'écoule de cette source que je croyais intarissable avant l'arrivée du tondeur et de son petit moteur doué du pouvoir de transformer mon cerveau en un autre petit moteur qui produit le même rrrrrrrrrrrrrrrrr mais sans le plaisir de couper cette herbe qui pousse, qui renaît et qui attire le tondeur comme le sucre les mouches et la bêtise les magistrats. — Le moteur se tait. Je cours à la fenêtre. Mes coloquintes ont fleuri. L'herbe est rase autour. Le tondeur du parc n'a pas franchi la clôture. Il serait étrange qu'il la franchît, mais il n'en serait pas moins proche de moi et de mes travaux qui constituent, je dois l'avouer, une sorte de rrrrrrrrrrrrrrrrr

dans la littérature contemporaine. Tiens ! Je descends. Maintenant, c'est mon propre rrrrrrrrr qui m'inquiète, un rrrrrrrrrrrr inexplicable maintenant que je n'ai plus l'excuse de l'écho. L'herbe a volé dans tous les sens et particulièrement sur le mur de la clôture où le temps cultive ses mousses et ses lichens. Plus de traces du tondeur, son petit camion a disparu, au bout de l'allée la rue est comme morte sous le regard impératif d'un merle qui va se mettre à chanter à ma place, je le sens ! C'est que mon cerveau imite à la perfection les pirouli pi pi de ce Messiaen de l'attente forcée. Le chat aussi a ses prérogatives. Mais c'est un aboiement qui le remplace dans ma tête, celui de mon chien qui a l'âme d'un gardien de territoire fermé à toute intrusion reconnaissable. Puis le voisin regarde le ciel et trouve que c'est le moment de permettre à l'eau de son jet de faire chanter les feuilles grasses de son jardin. Il paraît qu'on n'entend pas le coup de feu quand on se tire une balle dans la tête.

Ordre et pouvoir

« Ils vous feront mentir, » m'avait dit ce compagnon de voyage. Nous nous quittâmes en bons amis. Quand nous nous retrouvâmes quelques années plus tard, ils m'avaient fait mentir plus d'une fois. Mon ami le lut dans mes yeux, mais il se tut. Nous parlâmes d'autre chose. Il n'avait pas beaucoup de temps. Je n'en manquais pas moi-même, ce voyage n'en finissant pas. Il m'en félicita presque distraitemment. Nous prîmes un dernier repas commun la veille de notre seconde séparation. Il se régala d'une viande cuite à point. Je me contentai d'une salade. Au désert, nous portâmes ensemble notre choix sur une corbeille de fruits. On nous regarda les peler, les couper en morceaux, les mâcher avec un plaisir non dissimulé. Pourquoi nous serions-nous cachés maintenant que nous avions encore réduit les chances de nous revoir ? Il désigna plusieurs femmes sans les nommer. Je n'en connaissais aucune. « Vous devriez, » suggéra-t-il. Nous fumâmes son tabac turc sur la terrasse. La nuit était claire. La mer me parut paisible. Sur la plage, des promeneurs *ralentissaient*. « Curieuse impression, en effet ! » me dit mon ami. Et il s'absorba dans cette observation, m'imposant un silence que je ne supporterais pas longtemps. « Je vous accompagnerai à la gare, demain, » proposai-je. Il secoua sa pipe, m'invitant à le quitter. Je l'abandonnai à sa solitude. Je n'ai jamais compris ces ruptures. Le lendemain, j'oubliai de me réveiller à l'heure. Il était déjà parti quand je suis descendu. Le hall grouillait

silencieusement. J'allais quand même jusqu'à la gare, porté par un sentiment de culpabilité. J'y rencontrai un autre ami devant le kiosque à journaux. « Vous voyagez beaucoup, » me dit-il. « Je ne vais pas bien loin, » dis-je parce que la terre est ronde. Nous nous assîmes devant un café. « Je ne pars jamais, » dit-il. Il partirait si une femme le lui demandait. « Mais quelle femme ? » Il mentait lui aussi, contraint et forcé. Il y a des lois pour ça. Et des hommes qui les servent sans s'occuper d'autre chose que de leur carrière. « Vous y croyez, vous, à ces voyages dans l'espace ? » Nous levâmes le nez en même temps, ce qui nous amusa.

Reflets dans un œil mort

Après le sable, nous nous mîmes à courir. La piste s'enfonçait dans la broussaille. Le corps gisait sous un pin, souriant comme s'il était heureux qu'on s'arrête. Je ne voyais pas un mort, mais j'étais incapable de dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. « On s'en fout ! » fit celui ou celle qui m'accompagnait. Nous étions trois maintenant et le téléphone pouitait dans sa main. Je regardais la tignasse. Elle formait un nœud au-dessus de la tête. Le chapeau, un bob rose et blanc, bougeait entre les jambes, au gré du vent. Tic-tac. L'heure tournait encore. Sous les ongles, les traces d'une lutte. « Ils arrivent. Nous, on bouge pas. » Nous nous éloignâmes cependant. Nous nous étions approchés trop près. « Je voyais quelqu'un de parfaitement vivant, » dis-je au policier. « Il ne faut pas se fier au sourire, me dit-il. Vous le saurez pour la prochaine fois. » Chez moi, je me suis douché longuement. Je me suis regardé dans le miroir. J'ai fumé plusieurs cigarettes. J'ai attendu qu'on vienne me chercher. Le soir tombait lentement. Les lampions se sont animés tandis qu'une voix annonçait qu'on pouvait sortir. C'était l'heure heureuse. Deux boissons pour le prix d'une. « Tu vas pas rater ça ! » Je descendis, seul. Je n'aime pas glisser, mais ça amuse les enfants, alors on glisse ensemble. Et puis on se quitte, chacun de son côté. Je ne rencontre personne, je croise tout le monde. « Un assassinat ! » J'expliquai que les cheveux étaient noués. Pas de traces de sang. Un petit trou peut-être dans la poitrine. Là ! Comme si rien ne s'était

passé. Personne ne veut savoir. On se retrouve sur la plage. Des hommes ramènent une barque qui paraît lourde et inutile. Des enfants sautent par-dessus le câble qui siffle dans la brise. Des femmes les tirent par la manche. Il ne se passe jamais rien d'autre. On me renseigne un peu. « Tu la connais ! Elle et toi... » Je ne me souvenais que du sourire, du sable voletant et des traces entre les herbes. Je n'étais pas revenu. « Quelqu'un peut-il en témoigner ? Je ne sais pas... On ne m'a jamais demandé d'être à deux endroits à la fois. » Mais j'y étais. Et je parlais, grisé par la boisson. Moi aussi je voulais tout savoir, ne rien perdre et m'en aller définitivement sans rien devoir à personne.

Comme des poissons dans l'eau

J'ai jamais compris ce bonheur de patriote. Doc allumait des pétards qui explosaient dans l'eau de la fontaine. « Si c'était des poissons, expliquait-il, ils seraient morts. » Les gosses comprenaient ça. À la surface, des insectes s'étonnaient. Je les voyais revenir après chaque explosion. L'eau formait un jet ascendant qui se reflétait dans les yeux et les insectes s'envolaient pour se poser sur les pieds de la statue. Puis ils revenaient et Doc recommençait avec la même application. Il avait même sifflé les premières notes et les gosses murmuraient en même temps. Il n'y avait qu'une femme sur le perron. Elle s'amusait elle aussi. Elle avait mouillé l'ombre et installé les verres. Je m'éloignai encore. Une autre ombre me tenaillait. D'autres personnages reculaient avec moi. Je voulais fuir. Ce qui me retenait n'avait plus d'importance pour eux. La rue montait derrière moi, puis redescendait vers la rivière. Un filet d'eau miroitait au fond de cette verdure inattendue. Je n'allais jamais plus loin. Je les entendais toujours, Doc expliquant et les gosses jouant à avoir peur comme si leur idée de la guerre pouvait être juste. Je n'ai pas entrepris ce voyage moi non plus. Pour qui ? Pour quel retour ? Doc mordait sa médaille pour en éprouver le métal. Les gosses appréciaient ses anecdotes. Il choisissait les moments élémentaires, laissant le reste de côté. Avec moi aussi il s'en tenait au fil conducteur d'un récit qui pouvait être écrit pour servir de témoignage. Mais j'allais plus loin sans lui. C'était l'humain qui m'arrachait

la connaissance de la douleur. Pas autre chose. Elle comprenait elle aussi. Puis l'été se finirait, sans histoire. Je la raccompagnerais jusqu'à la gare. Elle oublierait quelque chose, n'importe quoi. Et Doc lui écrirait pour donner un sens à cet oubli. Je saurais me taire. Je chercherais ailleurs. D'autres récits couleraient dans ce moule. Le silence deviendra précis. « Ces gosses auront appris quelque chose, » me dit Doc. Je me demandais ce qu'ils avaient bien pu retenir de cette lente agitation de l'esprit à fleur de ce qui aurait pu mal se terminer. « Les poissons ! me dit Doc. La prochaine fois, je leur montre ! » Et il étendit ses bras pour montrer l'ampleur de sa prochaine pêche.

Gisant des morènes

Toujours glissant sur cette oblique raison d'exister — ne pas revenir — cueillir l'instant suivant au vol de la même erreur — recommencer dans l'ombre qu'elle produit — la chance s'amenuisant — le geste ralenti dans la seule intention de ne pas manquer — pour la première fois ! — ce rendez-vous avec le silence — glissements parallèles — exactement pris — entre les objets et ce qui devrait être — mouches fixées des tapisseries — craquelures à la surface de lumière — comme si quelqu'un arrivait pour ne rien dire de plus — s'ajoutant aux carreaux — ne franchissant pas le perron gris et mouillé — porte dans l'angle mort ainsi revu — une fleur penchait au soleil — rouge comme le sang — l'odeur d'un autre temps s'imposait à l'esprit — on voyait la nuit venir — en pleine après-midi ! — plaouch d'un abreuvoir — jambes rapides et nues — rires peut-être — quelqu'un disait que sans joie on n'a aucune chance de comprendre ce qui se passe — et c'est plus tard que je me rendis compte que j'étais cette voix — et que personne — heureusement ! — ne m'avait entendu — toujours en crabe sur cette pente — résistant sans forcer le destin — sans chercher à se faire aimer — l'éphémère est un mot sans contenu — ce qui n'arrive pas n'est jamais arrivé — plaouch ! — une vache paissant — glouglou des fontaines soudain réveillées — on entendait l'eau prendre de l'importance — gisants des morènes ! — ils tournoyaient en nous apostrophant — plaouch ! — la porte claque — le vent se lève — emporte

des feuilles — caresse le temps — clappement d'un enfant étonné — « Tu ne vas pas me croire ! » — les mouches s'agitaient sans quitter la crasse des tapisseries — « Tu ne devineras pas ! » — sous la porte, des doigts fouillaient l'ombre — « Ne le laisse pas entrer, je t'en prie ! » — j'étais à proximité de ce tremblement — je ne devinais rien encore — plaouch ! — les doigts disparurent — maintenant, ils grattaient la porte — grattaient ce dos récalcitrant — s'entendaient avec lui — moi comme un crabe reconnaissant le sable où je suis né — voyant l'eau reformer mes pas — sans cette dilution attendue depuis longtemps — deux êtres se chamaillant à propos de ce qui donne un sens à leur existence — j'allais passer la nuit avec elle — gisant des morènes.

Bec des croissances

Ces deux personnages sont le jour et la nuit de l'espace qu'ils occupent — Rog et Doc construisent cet envers du décor — ils sont à l'extérieur — ils ne rentrent jamais — on les voit de loin — et quand on les approche on ne les voit plus tellement ils se ressemblent — l'un aidant une femme à ramener le seau qu'elle a plongé dans l'eau du bassin — l'autre poursuivant un oiseau sous les balcons — les voix reviennent chargées de soleil et d'ombre — le verre devient opaque à cause de la condensation — des attentes s'épuisent derrière les murs — aux fenêtres les rideaux s'immobilisent — Rog et Doc s'interpellent — la même voix leur répond — la femme revient avec l'eau et la répand sous la tonnelle — d'un geste large et lent elle inonde le dallage presque noir — comme si c'était hier — des fruits volés sur la nappe saturée d'insectes — exactitude du partage de l'ombre et de la lumière — un moteur s'éloignait sans jamais être réduit au silence — occupant l'après-midi — distrayant à peine — d'autres raisons d'attendre annoncent le soir — Rog et Doc attirent du monde — leur langue épuise la patience — l'un actionnant le levier de la pompe — l'autre s'amenuisant sous les linteaux — aujourd'hui comme demain — de l'aube au soir qui lui ressemble — ces frémissements de passions — l'énigme de leur rencontre — l'un puisant avec la femme — l'autre réduit à la taille de l'oiseau qu'il poursuit sans toutefois le chasser — et quelqu'un fit remarquer que c'était avoir du talent de

pouvoir ainsi retenir un oiseau dans cette espèce de cercle vicieux — un autre ne comprenant que la solide apparence des choses — et désignant les incohérences de cette présence devenue obsédante — un enfant les reluquait avec envie — froissant sa chemise derrière les tamaris — l'œil rutilant d'étoiles — et la nuit invoquant la seule parole dont il connaissait le sens — Rog ayant parlé de la mort à cette femme qui n'était pas la sienne — et Doc occupé à fabriquer une attelle — l'oiseau était tellement silencieux qu'on aurait pu croire qu'il ne souffrait pas — immobile dans le creux formé par les mains — mains qu'il examinait maintenant dans les lueurs de la nuit — le bec avait exploré la ligne de vie sans y laisser sa trace de sang.

Travaux pratiques de la théorie du travail

Les objets du désir sur le devant de la scène — femmes, enfants, mignons et mignonnettes — le confort consistant à accéder à sa propriété — pour le millionnaire retiré comme pour le fonctionnaire remercié — il ne se passe pas un jour sans un dialogue mis en scène — le rideau se lève sur ces caresses — le tissu étant spécialement conçu pour affiner le sens — les uns se transportent ainsi au sommet du temps — le temps de s'y retrouver — les autres se font payer ou ne gagnent rien — chacun trouvant sa place — et le mort remplacé à l'heure précise où il s'en va. Un de ces morts passait dans une civière — couvert d'un drap aux pliures nettes — destiné au feu selon son souhait — ce testament qui fait loi — une enfant suivait — petits seins ballottés par les hoquets — éprouvait-elle ce chagrin ? — Rog avait entrouvert la porte de son hôtel — lui qui était venu pour dormir — avec sa valise de produits à vendre — ses chemises qui sentaient toutes le jasmin ou le musc selon la semaine — nu dans le rayon il voyait passer un mort — sans le voir — le drap le recouvrait si bien qu'il ne pouvait être que mort — et cette gamine aux seins pointus refermait sa chemise sans cesser de trotter — il avait tenté de la séduire dans la soirée — elle l'avait attiré dans sa lumière — et il avait cru la séduire en lui parlant comme à une enfant — ce qu'elle était — objet commun des catalogues du désir — il n'en vendait pas lui-même mais savait que d'autres s'y employaient dans son entourage — ces employés qui

gravitent autour des patrons — ils s'approchent pour copier le modèle — finissent par le connaître en détails — y compris pour imiter ces objets à la perfection — mais cette gamine n'était pas une imitation — c'était un véritable objet conçu exactement pour le plaisir des maîtres — seule maintenant et déjà poursuivie — il n'avait aucune chance de la convaincre — il l'avait pourtant aimée — s'imaginant qu'elle pouvait être sienne — qu'elle comprendrait la passion qu'elle lui inspirait — il n'était ni maître ni larbin — il voyageait depuis longtemps — et n'avait toujours pas décidé de son sort — étant arrivé à un âge qui n'autorise pas le choix — surtout quand il s'agit d'arracher une créature à son destin.

Citoyens en croix

Un État monarchique — avec les larbins utiles à l'administration et à la justice — faisant fi de la séparation des pouvoirs — et une Nation profondément républicaine — une attente de part et d'autre — cultivant les peurs, les menaces, les douleurs — oubliant l'influence sur l'esprit — concentrant toute l'énergie dans l'exercice du pouvoir et le maintien de l'ordre — le grand meurtre national n'a pas eu lieu — il manque à la conscience — et les conversations ne vont pas plus loin que la domesticité nécessaire — une vigilance jalouse s'installe — dénonce l'écart — ne mesure plus les différences — brise les destins dans le silence — quitte à oublier la question de l'esprit — larbins pullulant dans les bureaux, au coin des rues, sur les plages, entre les livres — cette race particulière de l'espèce — formée pour trahir — pour ne pas sombrer dans la mélancolie — pour garantir les conditions de l'héritage — mécanisme conçu pour éviter la guerre civile — et elle n'a pas lieu ! — la crasse ne surnage pas comme dans les égouts — elle s'enfouit — les privilèges à la place du droit — les recommandations pour pallier la trop grande évidence du choix — l'autorisation là même où la liberté se cherche encore — l'honneur pour masquer le défaut de courage et de fidélité — pour créer des confréries sur le cadavre glacé de la fraternité — étagéant des fonctions à la place des métiers utiles à l'existence de tous les jours — et trouvant ces hommes, ces femmes, ces chiens, ces salauds — les trouvant à la

pelle — parce que l’instinct de survie ne reconnaît pas les lieux d’une république assumée — et que les promesses sont comme la pluie — il faut lever le nez pour regarder les nuages — et ressentir ce vertige à la fois moral et esthétique — où la connaissance se perd en conjectures — magistrats infantilisés — rendant toute action suspecte — tandis que les jeux de l’enfant reviennent en force — au travail comme en vacances — l’homme réduit à une impasse où son esprit peut habiter — et surtout cohabiter — « président des Français » disent les présidents — sur le trône éphémère de la même reconnaissance — agités par les rumeurs de l’Histoire — et perdant un temps précieux à enseigner l’important au détriment des raisons de l’entropie ressentie — l’hypocrisie catholique au fond — avec le mensonge comme faute mineure et la confession pour se soulager l’esprit — l’un répondant en écho au désir de démocratie et l’autre — personnifié — garantissant un emploi à vie !

Prouesses et catimini de ce qu'on croit écrire

Que de livres ! Que de textes à lire ! L'esprit humain est-il inépuisable à ce point ? La question ne serait-elle pas de savoir ce qui ne l'épuise pas ? On serait sans doute mieux renseigné sur la nature de cette matière à discussion. Volumina et codex envahissent mon espace vital. Je reconnais des écritures, des styles m'attirent. Les leçons n'ont plus le charme que je leur trouvais quand je ne savais pas lire, mais je les lisais avec tellement de passion contenue ! Comme le temps passe, et que rien n'y peut, j'écris moi aussi. Et j'ai besoin de plus en plus de cet espace. Il ne s'agrandit pas. J'allais dire : évidemment. Si c'était possible, ce serait sans doute au détriment de quelqu'un. Je ne veux pas savoir qui c'est ! Et cet être si proche ne souhaite pas non plus, je n'en doute pas, que j'en fasse un sujet de conversation. Nous prenons place plutôt, toujours étonnés de nous rencontrer là-même où, la veille, nous avions pensé manquer un autre rendez-vous. Persistance de la mémoire de l'échec. Une table est un objet utile à ces rencontres fortuites. Elle devient l'angle des absences. On s'habitue à elle. Sous l'arbre et ses frondaisons, la rivière est une rivière d'autres livres, ceux qu'on ne soupçonnait pas. Fermer les yeux ne prendrait que du temps. Goûter à ces fruits ne rappellerait rien. Et en agitant la main pour qu'elle soit visible au-dessus de la haie, rien n'arrive qu'un autre salut et il arrive les mains vides. Voulez-vous mes livres ? J'ai des livres plein la maison que j'habite. Avec un peu d'imagination, vous les

lirez en pensant siroter un pur café d'Arabie. Je n'habite pas si loin, c'est vrai. Un oiseau en témoigne. Il construit des nids à la demande. Avec le papier des livres il monte des murs infranchissables. Et la nuit, il meurt. Pour renaître au matin sans avoir troublé l'eau de vos rêves avec les mots qui ne sont pas arrivés à l'heure. Ce n'est pas le temps, ça. C'est autre chose. Quelque chose qui n'appartient pas aux livres qu'on écrit et qui se donne à ceux qu'on n'écrit jamais. Prouesse de la tristesse. Catimini des sources d'inspiration. Nous avons toujours su cela et pourtant, nous construisons des librairies à la place des bibliothèques et des bibliothèques là où jamais il n'y en eut.

Signes de respect et d'oubli

Machado a raison : tu es poète parce que l'eau te dit ce qu'elle est : ruisseau, rigole, pluie, fontaine, canal... elle te parle de loin — d'aussi loin qu'elle demeure de l'eau — et tant que tes yeux sont fermés — résistant à la tentation de s'approcher — l'eau n'est plus un mot — plus un effet prosodique — plus rien que cette eau — et cette reconnaissance traduite — cette existence prioritaire — poète parce que tu sens ce que tu sais — et que la voix sait ce que tu dis parce qu'elle le sent. L'objet agit et n'est plus.

Raison de savoir — la lumière s'accroche avec toi — des tissus pendent dans le désert — de loin en loin le rappel d'une attente — vivre pour servir à quelque chose — ces jardins coupés de roche dure — chaque angle finissant dans une ruine — plus une trace de ce bois — quelquefois un mur bleu se devine — le linteau d'une armoire — l'empreinte d'une mort — l'acier noir d'un outil — lézard bleu — comme si le vent attendait — comme s'il était encore possible de saisir ce temps — de le peupler — une photographie témoigne d'une alliance — tu es passé par ce chemin — mais ce n'était pas toi.

Plus loin, la route redescend d'où elle est venue — emportant ces signes d'eau et de feu — les pins ont

l'odeur des passages — personne n'attend — tout le monde se retrouve — place forte des rencontres — l'eau devenue bassin — le feu conversation — l'attente promesse — et le seul visage reconnaissable revient — impose ses transparences — cette eau ne se reconnaît pas d'aussi loin — mais elle explique tout.

De loin, ces toits d'agave — ces embrasures d'olivier — le seuil au vent — rues disparues sous l'or — personne sur le chemin — pas même un animal — la nuit qui revient — la mer qui remplace l'ombre — et la lumière comme anéantie — à l'endroit même de l'eau devenue une étrangère — l'eau sans forme — sans ce frémissement signe de vie — l'eau du sommeil — et de l'appel au rêve — à autre chose — à quelqu'un — appel du silence comme signe de respect et d'oubli.

Il n'y a pas de poète en poésie — aucune voix ne répète ce qui s'est dit de toi tandis que tu montais — rencontrant peu d'animaux domestiques — les chassant parce qu'ils éparpillent ce qui s'était pourtant figé — il n'y a que des espèces inachevées — un procès au cadavre — une voix tout au plus — imaginée en force — reconstruite dans une autre langue — comme si l'eau perdait son importance — qu'elle emportait les différences — et qu'il ne restait plus rien de ce qui avait encore un sens avant que tu t'en mêles.

Ne pas oublier les bagages

Écrire n'importe quoi comme Gainsbourg ou Nougaro — piquer une musique — ou plus exactement un air — à ceux qui la connaissent — en général hors de France — et déposer là-dessus les mots du dictionnaire de rimes — est-ce vraiment tout ce que vous savez faire ? — : Consommer de l'attente ?

On ne se croise pas — on suit la même chimère — confondant raison et excuse — comme des juges en robe — pratiquant l'ornière et les zones d'ombre — de recueil en conversation ne voyant pas les effets de la flatterie sur notre conscience — allant jusqu'à peser le pour et le contre ! — un comble pour qui prétendait vivre comme les autres et mourir autrement — car c'est tout ce que signifie le mot poésie — un fil à couper le beurre — et même quelquefois l'argent du beurre.

Il faudrait s'extasier à l'endroit même où l'autre — celui qui écrit — dit avoir atteint cette espèce d'hystérie qui remplace le plaisir quand plus rien n'arrive — cet autre qui ne cherche pas à nous ressembler — dont on se distingue en pratiquant le goût de ses saillies verbales — autre nous-mêmes retravaillé au miroir — avec non pas les reflets — mais selon le principe du tain.

S'interdire d'expliquer revient à expliquer ce qu'on s'interdit.

Ce désir de ne plus être soi-même — de devenir ce qui serait si un héritage n'en avait compromis la nature — ce modèle qui finit par prendre toute la place — ce profil qui se dessine au lieu de s'imposer — ce seul regard qui nous fuit comme si nous étions là — au moment où lui-même s'est trahi — reluquant les brisures sans pouvoir calculer la part qui s'est dissoute — et cette part achetée après bien des discussions internes — là, au fond de soi — et à fleur de tous les autres — sans éveiller leurs soupçons — ces lecteurs potentiels.

Expliquer ce qu'on s'interdit revient à voyager sans bagages.

Tentative d'explication

Certains se voient déambuler — d'autres se figent dans leur lit — d'autres encore s'imaginent imaginer — mais jamais je n'en ai vu courir — courir pour s'approcher — pour finir par toucher — peut-être par mesurer — arrêté au bord — sans conscience du bord — voyant l'horizon — mais pas la promenade éclairée par les terrasses — bruyantes de conversation — de jeux — de tentatives de séduction — sauf un personnage peut-être — approximativement dessiné — nommé pour ne pas le perdre — ou plus exactement pour le retrouver — toute l'histoire s'étant passée ailleurs et devant se finir quelque part — seul comme un couteau — comme la blessure à pratiquer pour ne pas déambuler — ou se figer — ou pire se donner — et il ne revient pas — je n'en croyais pas mes yeux ! — il demeure cette ombre bordée d'écume — cette possibilité de disparition provisoire — sans personne à qui parler — ne rencontrant que lui-même après cette minute d'effort — sachant que la rue n'a plus de sens — qu'elle exhorte à quitter ce lieu — qu'elle veut encore signifier quelque chose — mais qu'il manque la réplique — l'angle qui appelle l'incident — le retour à une réalité partagée — à force de se le dire — de l'imager aussi — la brise revenant avec le soir — installant des conditions d'existence — personnage de plus en plus seul — au contact de l'eau il pensa aux poissons — ne rencontra que la résistance d'une bouée — le fil tenace d'un autre récit — l'eau tiède de la surface — et le flux glacial dans les

jambes qui battent — il respirait encore quand je suis arrivé à sa hauteur — je le voyais mourir — je me voyais attendre — sachant que sa mort ne serait qu'un spectacle — qu'elle n'expliquerait rien — et que je n'aurais rien à expliquer à ceux qui me demanderaient de tout leur dire. « Monsieur ! Suivez mon doigt. Vous ne pouvez pas fumer maintenant. Surtout ce genre de saloperie ! »

Fais quelque chose !

Des éblouissements et de la fuite — des femmes d'un autre âge caquetaient — langue à la prosodie susceptible de me guider dans ce dédale — je ne m'en éloignais qu'à contrecœur — le chemin descendait — j'avais pratiqué cette pente en d'autres temps — frotté les façades avec ma craie — la retenant à l'approche des barreaux — la perdant dans un rideau soulevé par le vent — descendant le long de cette ligne tracée pour ne pas se perdre — et je me perdais pourtant — ne rencontrant que des visages connus — espérant un étonnement qui ne me fût pas arraché par autre chose que des yeux — puis l'éblouissement — et au lieu de remonter je fuis — je m'extraie — je tente un voyage — un retournement de situation — un accès de rage peut-être — mais de cette rage qui ne nomme pas son objet — qui ne communique pas sa douleur — moi ces bras et ces jambes — ce tronc et cette tête — cette apparence de croix — cette ressemblance avec le soc — le soleil détruisant les gouttes de pluie — qui laissent leurs traces sur le chemin — et je zigzague avec elles — presque joyeux maintenant — maintenant que je suis aussi fou que mon personnage — que j'ai atteint avec lui les lieux de son enfance — un fruit dans la poche — sentant à quel point un rien peut tout dire — parce qu'il faut dire — que le silence ne connaît pas la fin — parce qu'il est cette fin — et rempli de cette joie retrouvée je remontais — je flattais les dos et me donnais aux regards — acceptant de répondre — de renseigner —

de corriger l'erreur — de dénoncer la faute — de me jeter dans le même lit — avec le même désir de retrouver le sommeil — le front à même le mur qui n'avait pas été repeint depuis — les fissures contenant mes fibres — de l'autre côté on vivait d'avoir travaillé — on se souvenait — mais il était trop tard — je n'avais plus besoin de ce personnage de circonstance — je n'écrivais plus rien qui rappelât quelque chose — plus rien d'assez proche de leurs préoccupations — « Ramène des figues, Frasco ! Et n'oublie pas la poignée de fèves ! » OUI OUI OUI

Sinistre conclusion

Et si le rêve révolutionnaire ne consistait que dans la reconnaissance de l'utilité et de la grandeur d'âme ? — Une révolution des médailles ! — avec une flopée de légionnaires en tout genre — de la piétaille exécutive et judiciaire — ceux qui méritent de l'être — et c'est leur seul mérite — et quelques gloires de l'aristocratie législative avec des marques plus ou moins profondes d'académisme et même de réelle ampleur humaniste — le tout couronné d'un panthéon à l'image de l'Olympe — les demi-dieux siégeant dans les académies — et les magiciens avec tout le monde — dans les bureaux et dans les tribunaux — la loi condamnant toute atteinte à leur dignité de domestiques — condamnant les analyses concluant au charlatanisme de ces thaumaturges zélés — révolution à l'abri de toute ressemblance trop frappante avec le fascisme uniquement parce « l'homme nouveau » est exclus du débat — qu'il est patent — qu'il hante même — et pas seulement la mémoire — traces indélébiles d'une droite qui a créé la révolution à son seul usage — tout le reste n'étant que rébellion inadmissible ou en tout cas utopique — prétextant la prépondérance de la réalité sur le rêve pour y installer le pouvoir et ses instances répressives — le rêve ne pouvant consister qu'en approbation et contribution — allant jusqu'à élever le malchanceux en contraste avec les règlements de compte internes — spectacle de justice — ni comédie ni tragédie — genres qui appartiennent au passé — alors que la fête est le

meilleur argument pour réduire l'esprit à sa participation — à cette parodie de l'acte — réduisant ainsi la liberté à la permission — à ses rites initiatiques — éducatifs — instructifs — et si le rêve révolutionnaire ne consistait qu'en cette recherche sans pitié d'un équilibre entre le pouvoir et ses autorités d'un côté et la possibilité de vivre au plus proche de notre cerveau et de notre sexe ? — voyant passer les modes et s'installer les œuvres — allant même quelquefois jusqu'à saisir ces instances du bonheur — d'un bonheur d'homme libre par la force des choses — par manque d'héritage ou impossibilité de se vendre — assistant alors à ce qui n'est pas un spectacle ni une fête — ce qui n'est en rien une solution de droite ou de gauche — action d'instinct excluant toute éventualité d'esthétique — connaissance en mouvement libre de toute contrainte morale — avec cette perspective inouïe de l'acte terroriste — comme fonction non pas libératrice — mais conclusive.

Entre la vie et la mort

Il y a de la place pour le malheur — malheur de l'enfermement, chaos de l'exclusion et poisses du chômage — toute la place pour ce qui ne compte pas — ce qui peut disparaître sans conséquence — ce qui n'a aucune chance d'acquérir le pouvoir ou l'autorité — ce qui ne pallie rien — et finalement ne veut rien dire — rien dire sur cette ambition sociale garantie par le pouvoir et par la prétention à en exercer les attributs — rien dire sur l'héritage des droits et la concession conditionnelle des privilèges — rien sur le bonheur d'être au-dessus des lois — et rien sur cet ersatz de la délectation qu'est le prix du travail — consolation domestique — avec ses principes à exercer sur ceux qui, ici, font ce qu'ils peuvent pour ne pas sombrer — et là, sur les déshérités qui se reproduisent parce qu'il est difficile de mourir seul et pas forcément abandonné — seul sans que personne n'éprouve rien — ni chagrin ni indifférence — si surtout satisfaction. Mescal sortit comme la Marquise. Il avait perdu l'usage d'un œil à cause du manque d'hygiène des perceurs du quartier. Il leur en voulait à mort. Il le gueulait en descendant l'escalier — devant les portes fermées il gueulait qu'il avait soif de vengeance — qu'il avait trouvé un palliatif à l'angoisse — et qu'il en crèverait plusieurs avant d'être crevé. Mais personne n'écoutait Mescal parce que Mescal n'était qu'une idée et que celui qui la nourrissait n'avait pas l'apparence de ses idées. On savait seulement qu'il était suicidaire. En ce sens, il fascinait un peu. Mais

comme il travaillait, et qu'il n'avait pas l'air de faire autre chose, on le saluait si on le rencontrait par hasard ou par inadvertance. La nuance est de taille. Le hasard ne s'explique pas, alors que l'inadvertance est le fruit d'une négligence ou d'un moment d'inattention. Tous les mescals savent ça. Mescal passait dans la rue et quelqu'un se souvenait que ce n'était pas un homme comme les autres. Il le saluait quand même, par habitude de la politesse et surtout par crainte d'avoir à s'expliquer. C'est un malheur d'en être arrivé là, mais c'est là que ça arrive et il n'est plus possible de revenir à l'époque où on savait rêver sans prendre le risque de blesser quelqu'un. « Maintenant, chaque fois que tu rêves, tu blesses quelqu'un et tu dois alors payer ta dette à la société — Tu déconnes, Mescal ! — J'ai jamais autant déconné. Moi, c'est pas l'enfermement, l'exclusion ni le chômage. C'est mon indécision. Je tâtonne, mec ! Et j'arrive pas à faire autre chose. » Mescal lisait dans les yeux et les yeux lui répondaient. Comme en rêve, mais avec les douleurs de la connaissance.

La part du poète

Dans cette humanité qui a besoin de s'organiser et d'organiser son Histoire, les larbins sont les seuls coupables. — En haut, il n'est guère possible d'en savoir plus que ce qui nous est transmis — et en bas, l'être humain n'inspire que de la compassion et tous les sentiments qu'il est possible d'éprouver au contact du malheur. Le seul véritable personnage, c'est le domestique, et sa seule histoire, c'est celle des nuances qu'il est capable d'apporter à sa compromission. Tout le romanesque sort de cette capacité de nuisance. Le catalogue universel des *caractères* fourmille dans la lumière et se réduit à ses symptômes la nuit tombée. — Pourtant, on peut chercher ailleurs à vitaliser le récit. Il n'est plus alors question de personnage intégral, mais de sa part créative qu'on peut appeler le poète. — Larbin de nature — ayant en d'autres mots trouvé des moyens d'existence qui ne l'éloignent pas trop de ses convictions — il exécute son ouvrage dans cette lumière et se retrouve au cœur même de la nuit tel que le hasard l'a conçu et construit. — il est capable d'être cette part sans ambiguïté — puisque sa seule fatalité est d'être aussi un homme comme les autres. — Faut-il alors évaluer sa valeur aux proportions que la poésie prend en lui-même ? — Ne faut-il avoir de la considération que pour celui qui va le plus loin possible ? — Cela paraît tellement évident ! — Car peut-on imaginer — toujours dans le cadre de ce roman — un poète presque entièrement disponible — disposant de

pratiquement tout son temps pour être ce poète — n’ayant presque plus rien à céder aux contingences — traversant l’existence comme un projectile — trahissant son origine toutefois — et s’éparpillant avec autant de brio au moment d’en finir ou d’être achevé ? — Ainsi, il serait pur langage — énigme sans énigme — exemple à suivre — et Dieu lui-même ! — Au lieu de ça, les pages qui construisent le texte romanesque se remplissent des à-côtés de l’angoisse — les personnages demeurent difficilement interprétables sans mettre aussi en scène leur incohérence formelle — le poète prenant alors le risque d’une exigence étrangère à ce qui préoccupe son lecteur potentiel. — tandis que le labyrinthe, décrivant sa parabole existentielle avec les mêmes mots, la nomme sans équivoque.

La leçon de chose

Pourquoi riait-il ? — Et de moi ! — de ce que j'étais pour lui en cet instant parce que je venais de m'expliquer avec elle — que j'avais pris le temps de tout dire — ayant tout préparé dans le brouillon de mon esprit — discours auquel elle répliqua en m'envoyant le café brûlant de sa tasse en pleine figure ! — et en présence de ce faux ami qui maintenant riait de moi — devant les autres — et dans mon dos — car je ne le voyais que dans un miroir — et je n'avais pas l'intention de me retourner — je ne lui offrirais pas le plaisir des excuses dans un face à face qui ne tournerait pas à mon avantage — il m'avait prévenu : — je suis trop présent — trop *là* alors qu'on m'attend ailleurs — et que je ne fais rien de ce temps — ce qui est la pire des choses qui puisse arriver à ceux qui ne me comprennent pas — et qui applaudissent ce rire — qui en multiplient le sens — au point où — n'y tenant plus — je suis sorti de *là* — je suis allé *ailleurs* — où je pensais me trouver seul — avec moi-même comme on dit — seul pour rire des autres — trouver le rire qui leur convient — le rire qui sied à leur insistance à me voir condamné à l'oubli chaque fois que je suis sur le point de me projeter dans le futur avec la chair de quelqu'un qui n'hésite plus à me nommer — des jours et des nuits de pratique crispée — cette fois ayant cru que c'était le bon endroit — que personne ne mettrait en doute ma foi — que j'avais le pouvoir de recommencer — que j'étais cette dangereuse itération du pouvoir sur la vie partagée — Et il riait parce

qu'elle me devançait d'une rue — que cette rue grouillait dans le sens de la panique que m'inspire cette complexité de visages et de vitrines — riant et me suivant pour l'atteindre en même temps que moi — au même instant fatidique qui la cristalliserait en croix — la forçant à prononcer ce qu'il veut entendre — ce qu'elle sait de moi — ce qui va jouer un rôle demain — changeant les conditions d'accès au vide — cette annonce installant une distance entre le vide et moi — comme pour figurer ma déroute — réduisant ma persistance de papillon de nuit à un bouquet d'étoiles — le nez en l'air de rien — avec la nuit qui vient — le vide recherché laissant la place au silence — et à ce qu'il suppose d'attente.

Sourdines de la mort

Il faut imaginer ce poète — appelons-le poète par esprit de déduction — parfaitement vivant — goûtant à tous les plaisirs peut-être sans compter — connaissant tout de la douleur — celle qu'on partage et celle qui doit demeurer secrète sous peine de réduction de l'enjeu — imaginer ce poète tout entier dévoué au langage — et ne comprenant que lui — ayant hérité de lui — et pensant le donner à sa mort — car ce poète n'imagine rien de durable — il vit son segment et le crée — intervalle de croissance — jouant son rôle comme le boulanger ou le maître d'école. — À lui ne se posent pas les questions de savoir où trouver les moyens de vivre — il les possède par nature — et non pas par privilège — n'importe quel homme pouvant l'interpréter — puisque dans cette optique ce n'est pas le degré d'intelligence qui importe — c'est l'homme — peut-être choisi au hasard — ou selon un rite qui favorise un hasard encore plus grand. — Personne ne le lit — il n'a pas besoin qu'on l'imprime — il ne sert à rien — il est assis le plus souvent — il semble rêvasser — il se nourrit d'attente et d'impatience à la fois — il ne choisit pas son heure — il invente celle des autres — tout se passe comme si aucune explication ne pouvait tout expliquer — qu'expliquer est utile au voyage — pratique pour garantir les résultats des calculs — la matrice cosmique prévoit des rencontres entropiques — incertitudes mises à plat — messages convergents — ce poète n'en est pas un — mais cette appellation finit par

avoir du sens. — Ainsi Mescal revoyait sa leçon — il revenait seul — non pas abandonné — mais devenu seul — par habitude — le monde s’infantilisait — il jouait lui aussi — mais seulement avec les autres — jamais avec lui-même — erreur à ne pas commettre quand on est seul — et qu’on le reste. — Il but un verre pour s’embrouiller — fuma pour s’aggraver — ne dormit pas pour connaître la douleur et en parler en connaissance de cause — la nuit passa vite — au matin il était mort — overdose — mais personne ne le savait.

Dignité d'un instant fatal

Tout se passe comme si c'était vrai — ces enfants au jeu — ces femmes qui les chouchoutent — des types jouaient eux aussi — fumant comme des pompiers — Mescal n'aimait pas ça ! — il se recroquevilla sur le banc — découvrit un sens au passage des nerfs — il se retenait de crier — pour l'instant il avait l'air normal — il n'inquiétait pas encore — il pouvait passer pour un pauvre type — mais certainement pas pour un idiot. — Deux oiseaux s'envolèrent — quittant les arbres — au-dessus d'eux le ciel était fendu par deux façades grises — un flic réfléchissait — le portail vert couinait dans la brise d'été — tout avait l'air si calme ! — Pourtant, dans la cendre noire de ses pas il avait deviné un orage — et en effet un éclair claqua — son dard éblouissant fit jaillir l'eau du bassin — tout le monde recula. — Le flic accourut — main sur la crosse — quelqu'un était mort — mais personne ne l'avait assassiné — Mescal trouva la force de s'asseoir comme tout le monde — il referma son livre — ayant inséré son index entre deux pages — au hasard — pensant que le flic ne savait pas lire à ce point — qu'il ne lirait jamais dans le grand livre de la nature — Mescal avait consacré une grande partie de son enfance à explorer les jardins secrets — même quand il n'en avait pas l'air — et que tout le monde s'en fichait éperdument. — « C'est rien ! » couina le flic — les dames n'étaient pas rassurées — elles couvaient. — Les enfants ayant laissé le champ libre — Mescal en profita pour l'occuper — ce qui le

rendit suspect — mais personne n'en dit rien — chacun donna une explication — le portail était ouvert et un homme le maintenait contre le vent — car maintenant c'était du vent — et Mescal joua avec le vent — il avait tout le temps de jouer — il n'avait plus rien à faire — il ne ferait plus rien — « autant jouer » se dit-il — il y avait longtemps qu'il ne jouait plus — en tout cas pas de cette manière — jouer pour jouer — comme on boit — ou comme il se piquait. — « Ce ballon est à mon enfant ! » dit une mère — Mescal l'enfermait dans ses grandes mains — il avait des mains de plus en plus grandes — il devenait menaçant — mais il n'y avait plus de danger en lui — et il renvoya la balle avec un sourire qui fit oublier la taille impressionnante de ses mains.

French theory

« Chacun sa peau et Dieu pour tous ! » lança un type qui venait de se nourrir d'une quantité honorable de pastis. Nous le regardâmes s'éloigner avec son ballon et ses mômes. Deux femmes suivaient, pétries d'hormones. « La mère et la fille, me dit mon voisin. Elles travaillent dans le même bureau de poste. » Je ne sors pas souvent. Il fait trop chaud ici. Ma terrasse est à l'abri du soleil et du vent. Une statue verse son eau verte dans un bassin qui se dégonfle doucement. Je vois les tables d'ici, et l'ombre qui les réduit à ces conversations. Casquettes et chapeaux. Chairs saturées. Objets du culte estival. D'autres plastiques. Des promesses. Je ne vais pas plus loin à cause de ce que je sais. Nous descendons ensemble. Le premier ouvre sa porte et l'autre se fige. « C'est le moment ! » Comme s'il s'agissait d'une surprise. Le hall sent la chair cuite. « Chacun sa peau et Dieu pour tous ! » Nous arrivions. Pestilence des estomacs. Un gosse me reluquait comme si j'étais particulier. Ma grimace l'effraya et sa mère me toisa. Elle sentait le gras des volailles en attente d'être absorbées par ce monde pressé et lent à la fois. Ils s'agitaient sur place et se déplaçaient avec la lenteur inspirée par une foule d'indécisions. Des plantes vertes ponctuaient l'espace, repères utiles à mes propres déplacements. Je ne vois pas l'utilité du tourniquet qui ne projette personne dans le soleil du trottoir. Un escalier descend dans la rue. Passages reluqueurs. Vitrines d'ombres. L'homme qui proclamait son individualisme se

retourna pour me demander mon avis. Je bredouillai une généralité aux accents aussi peu moraux que possible. Il me tendit un verre : « Buvez ça, me dit-il. Vous changerez d'avis. » La femme cracha une olive. Elle n'avait jamais rien entendu d'aussi bien dit. « Nous avons passé l'âge... » commença mon voisin et ami. Les gosses nous touchaient. Je fis grincer la peau d'un ballon qui s'offrait à moi. « Dieu, c'est l'État, » précisa l'homme. « Nous n'avons plus de Dieu ni de rois. » Il exhiba les preuves d'une reconnaissance officielle. « Prenez-en de la graine ! » fit-il. Sa grosse main caressait des cheveux sur une tête. Des yeux profonds comme je les aime. L'attente d'une réponse. Je n'agissais pas autrement à cet âge. Je me voyais.

Ici ou là, selon moi

Le pauvre grogna quelque chose de désobligeant. Je passai mon chemin. Sur le pont, des promeneurs regardaient l'eau de la rivière, proches et silencieux. Le pauvre me suivait. J'entrai dans une boutique. Il s'installa derrière la vitrine. Aussitôt, la marchande commença à le fustiger du regard. À mon avis, elle recommençait. Ils se connaissaient. Elle recherchait mon approbation. Je coupai court à une conversation qui m'eût conduit à trahir ma pensée. « Je vois que vos boîtes sont en couleur, » dis-je. Elle secoua la tête. « Si c'est ce que vous recherchez... » Elle attendait une réponse sans cesser de surveiller le pauvre qui grimaçait derrière la vitrine. « Je possède beaucoup de boîtes, dis-je, mais je n'en ai pas en couleur. » Elle hésitait entre le pauvre et moi. Elle se sentait enfin cernée. Elle ne pouvait pas comprendre que j'étais là par hasard. « Si vous aimez les boîtes en couleur, dit-elle, c'est le moment. » Elle s'interposa, mais comme un crabe, écarquillant les yeux pour ne pas nous perdre de vue. Elle soupçonnait une complicité. Je peux vous assurer que je ne connaissais pas ce pauvre. En tout cas, je n'avais pas l'intention de m'en servir pour voler une boîte en couleur. Je n'avais pas besoin d'un pauvre pour satisfaire ce plaisir que je ne me connaissais pas jusque-là. La situation était inextricable. Je l'assommai d'un coup de poing porté verticalement sur sa tête. Elle s'écroula. En même temps, je vis le pauvre prendre la poudre d'escampette. Je pliai la boîte selon ses plis et je sortis.

Une femme me dévisagea et changea de trottoir. J'entrai directement dans le cabinet de mon avocat. Il sortit cinq minutes pour se renseigner. J'attendis en fumant une cigarette. Revenu, il s'étonna. Je lui avais dit la vérité. « Vous avez de la chance, dit-il en reprenant place derrière son bureau, vous ne l'avez pas tuée et son cas ne nécessite pas des soins particuliers. » Chez moi, je me vis à la télé. Le pauvre témoignait. Il m'avait vu. Il m'accusait. Et la marchande, qui se tenait la tête en se plaignant, le remerciait chaudement. Je n'ai rien compris à ce monde. Je ne suis pas fait pour lui.

Paquet de nerfs

« Baudelaire a été tué par la syphilis et détruit par la justice française. Plus tard, celle-ci a revu son jugement, mais sans cesser d'excuser les juges de Baudelaire. Ainsi, les *Fleurs du Mal* ont échoué sur des rives moins précaires et *Mon cœur mis à nu* n'a pas franchi les limites du non retour. Je me demande bien ce qui me tuera. Ça n'a aucune importance au fond. La Justice me fout la paix. Les temps ont changé et puis, je ne suis pas Baudelaire. Je veux dire que je ne suis pas cet instant de lumière et de courage. » Qui parlait ? Nous avions pris l'habitude de ce chemin, évoquant ceux que Machado a tracé dans la mémoire. Des habitants s'étaient habitués eux aussi et ils nous saluaient maintenant. Nous répondions joyeusement, mais sans approcher ces à-côtés d'un voyage circulaire qui ne promettait pas autre chose toutefois. Je parlais moi aussi, des mêmes choses lancinantes. Nous n'avancions pas. De temps en temps, une féminité venait à notre rencontre et nous nous en émouvions presque trop. Elle ne s'arrêtait pas. Ce frôlement nous rapprochait. Nous retrouvions le même désir à la même heure. « Les grands hommes... » commençais-je et il m'interrompait pour désigner un angle ou un arrêt, la vitesse d'un animal ou au contraire la lenteur d'un homme. Puis il concluait : « Nous ne sommes pas des grands... » Au café, la proximité de ces hommes et de ces animaux dénouait nos liens. Il se laissait aller, interrogeait une femme, jouait aux devinettes avec un enfant ou cassait les pieds à un homme qui ne finissait pas

son verre et s'en allait en le maudissant. J'étais plus... fade. « Nous ne tuerons personne, remarquais-je quelquefois. Nous serions détruits si nous nous avisions... » Flash d'un enfant. « Tu as bougé ! » Je bouge toujours. À la dernière fraction de seconde. Je ne peux pas éviter ce réflexe. « Mais contre quoi deviens-tu cet énergumène ? » Il n'aimait pas que je le sortisse de sa rêverie avec les autres. Moi, un énergumène ? Un vibrion libre dans ce champ inculte ? Cette fissure au plafond qui éclaire la scène de notre déroute ? L'enfant rembobina la pellicule. Enfin, il se tourna dans l'ombre pour l'extraire. Son visage en disait long sur la photo ratée parce que j'avais bougé. « Tu n'as pas bougé ! gueula-t-il. Tu es... tu es hystérique ! »

Alba serena

C'est le matin que j'exprime le mieux ma bonne humeur, si toutefois c'est dans cet état que je me lève. Il me suffit de penser aux autres, aux autres en général, sans distinction de personnages. Je me dis que je ne suis pas seul et qu'après moi, ce sera comme avant moi et surtout comme quand j'y étais. Cette idée me ravit. Mon insignifiance me construit tel que je suis. Ce n'est déjà pas si mal. J'ai tout emprunté, tout donné et tout me sera repris. J'en conclus, avec ou sans amertume selon l'état de ma joie, que la vie est ailleurs. En cela, je suis bien de mon époque ! Je cherche dehors ce que je ne trouve pas dedans. Et si cette recherche m'affecte au matin, mon bonheur me titille à la place de l'intelligence. Je me désorganise non pas par éparpillement de la douleur, mais par renversement du sens. C'est un don. Une particularité que je partage avec mes voisins. Je préfère parler de voisins plutôt que de semblables, mais il n'en reste pas moins que la fraternité n'est pas éloignée de la pratique de l'extase. — Ce matin, une joie agile me conduit au pied du lit où j'ai mes pantoufles. Je me chausse. Je m'adonne à mon aspect ou plus exactement à ma représentation. Je gratte ma porte avant de sortir. J'ai un rendez-vous avec le destin. Je devrais suer d'angoisse, n'est-ce pas ? Au contraire, je suis sec comme un vieux quignon, surtout à l'endroit des yeux. Je souris aux faciès. J'édulcore une précipitation. Je tempère une appréciation. Et quand j'arrive sur les lieux de mon coup de dès sur le pif de ma

croissance sociale, personne ne m'attend. Alors, c'est moi qui attends. Je ne demande rien à personne. Je ne connais personne. Encore heureux de ne pas avoir à m'expliquer ! C'est ma peau qui commence à percevoir les premiers attentats de la douleur. Je n'en veux à personne. Je suis encore joyeux, indiscret, cassant. — Ce soir, j'écris. Je ne devrais pas écrire les soirs de grande joie. Tous mes personnages sont là. Il y a la rumeur de leur présence, l'humidité des conversations, les brisures de ma joie et mes pantoufles sans mes pieds. Il y a ma solitude, l'enfant qui revient, ses brassées de jeux, leur Histoire sanguinolente et mon premier poème. Ça me rend triste, au fond, mais n'augure en rien de ce qui va se passer demain matin.

Il n'y a plus de saison

Un jour que je pissais dans une encoignure moussue, une fissure dans le mur m'aspira. J'eus la sensation d'être attiré par la bouche d'un mollusque. De l'autre côté, on me sermonna. J'appris que j'étais incivique. À cet âge, les mots sont comme les gouttes de pluie. Ils tombent d'un ciel à ne pas mettre le nez dehors. Seul l'été a du charme, avec sa profusion de lumière et les réchauffements de l'ombre où se tiennent les conciles féériques. Le printemps est réduit à l'annonce, ainsi que l'automne aux antipodes de la joie, et l'hiver est taillé dans la pierre de leur visage. Ils savent tout. Je savais bien moi aussi que pisser dans l'angle crasseux de deux murs en démolition ne constitue en rien une preuve d'intelligence ni de savoir-faire ! Cette leçon ne m'inspirait pas. Je poussai un cri d'horreur qui me libéra et profitai de cet instant d'étonnement et de question pour revenir dans un endroit mieux construit pour mes rêves. On me poursuivit. Je rentrai chez moi. Je m'en souviens comme si c'était hier. Et pourtant, il ne s'était rien passé. Mais j'en retrouve tous les mots. Je me garde bien de les écrire, car ils n'appartiennent qu'à moi. Ai-je recommencé ? Ils me haïssaient si je recommençais. Ils installaient les bornes de leur guet. Quel silence ! Je redoutais un enterrement. Sur les toits, je me prenais pour un marvel. Descendant le long d'un tuyau qui noircissait mes ongles, je m'introduisais par effraction dans leur monde au lieu d'y être brutalement contraint. L'urine prenait un autre sens. Elle indiquait clairement mon

passage clandestin, signait mon insolence et augmentait leur colère. Ils auraient pu installer des pièges. L'un d'eux pensa à deux fils de fer produisant une différence de potentiel. J'étais là quand ils le traitèrent de fou. Il s'était levé lentement, comme si une grande fatigue venait de le réduire à mon désir, et il était rentré chez lui. Je l'ai suivi. Il habitait lui aussi dans un angle et l'ombre était son royaume. Je le vis se coucher tout habillé dans un lit défait et jaune comme son regard. Il se mit à fixer le plafond. Cela dura des heures. Je ne le vis pas mourir, car je m'étais endormi. Ils firent irruption au matin. Le soleil n'était pas encore levé. Ils se figèrent, ne s'approchèrent pas du cadavre, se turent ensemble, voyant que la table portaient mes traces. Mais ils ne parlèrent pas de moi en sortant. Ils n'évoquèrent que de vieux souvenirs où les chats n'ont pas droit à la parole.

Une cheminée à ramoner

On ne donne jamais assez. Et de nous expliquer que c'est la raison pour laquelle nous ne recevons pas ce qui nous revient. J'avais d'autres chats à fouetter. Ces réunions me sortent, c'est vrai, mais je n'y prends aucun plaisir. Je n'ai pas de solutions à leurs problèmes. Je m'étais joint à eux pour poser des questions. J'imaginais que c'était une manière de se retrouver. J'eusse aimé plonger mon regard dans celui qui eût posé la même question que moi. Je me serais rapproché de cet être similaire au moins sur ce point particulier de nos préoccupations existentielles. Une même coupe de cheveux m'eût invité à prendre des distances. Une différence eût éloigné mon désir. Je n'entrais jamais dans ces lieux sans mon angoisse. Je n'avais rien à y faire et pourtant, j'y entrais. Je prenais place, j'acceptais le verre, je trempais mon apparence dans le cristal communautaire, j'étais ailleurs. On me fit remarquer que je négligeais ma tenue vestimentaire et que mes joues « semblaient » porter des traces de charbon. J'expliquai que mon poêle donnait des signes de fatigue. Je ne connaissais personne d'assez futé pour l'encourager à reprendre du service sans me ruiner. Était-ce une question ? Mes ongles témoignaient que je ne touchais jamais au charbon de ma cave. « Je regarde dedans, » dis-je pour donner une explication à ce qui n'en avait pas. Ils se rassemblèrent. « Je regarde la suie, je la gratte, je souffle, j'écoute, j'imagine... » On me plaignit sans retenue. « On va vous donner ce qu'il faut,

entendis-je. Ne craignez rien ! » Ces derniers mots me traversèrent comme autant de couteaux. Je n'avais aucune raison d'être fier de ce que j'étais. Ce n'était pas une question de dignité. Je n'avais besoin de rien, mon poêle n'avait besoin de rien ! « La cheminée a sans doute besoin d'être ramonée, » dit quelqu'un. On se mit d'accord là-dessus et rendez-vous fut pris. C'était un dimanche, le jour où le travail a un sens faute de rapporter autre chose que les clopinettes de la gratitude. On frappa à ma porte. Je l'ouvris. Des balais précédèrent un seau. Puis, alors que je ne l'attendais plus, un ramoneur me montra toutes ses dents. Je lui montrai les miennes. Ça commençait vraiment bien.

Classique et moderne

Classique. Vous jetez un œil autour de vous et vous tombez sur quelqu'un d'étrange. Cela n'arrive pas tous les jours, mais ça arrive. Ou plutôt : ça vous prend. Et vous le suivez. Vous suivez sa trace, celle qu'il laisse en vous parce qu'il vous échappe. Il n'y a pas de précipitation dans sa démarche. Il a le temps, le temps de vous détruire par épuisement du sujet. Il a de la chance et vous ne le savez pas : pendant que vous cherchez une conclusion à la hauteur de l'épigramme qui germe en vous, il entre dans son voyage. Entre lui et vous, s'interpose la distance des vagues. Il est le large et vous construisez des châteaux de sable menacés par l'écume. Et l'été se finit. Cette fin est toujours une fin. Et l'automne ne recommence rien. Le même personnage, vu en hiver, marche sur l'autre trottoir. Comme vous, il regarde avant de traverser et vous vous croisez dans une indifférence que personne ne remarque. Vous habitez pourtant en face l'un de l'autre. Ces habitats se ressemblent. La même fenêtre donne sur le même spectacle de la rue. Vous ne vous voyez plus. Vous ne savez même plus qui est qui. Classique. Une histoire qui se retourne comme un gant dont on ne sait pas s'il était déjà retourné. Classique de l'angoisse. Avec la trace de l'été en creux. Poinçon des solitudes. Je vous voyais. Moi qui habite au milieu. Moi qui n'ai rien à faire. J'aurais pu être n'importe quoi dans ce monde, j'y aurais trouvé ma place et je l'aurais perdue avant que vous ayez pris un sens. Classique. J'arrache la tapisserie de ma chambre et le

mur appelle d'autres couleurs. Il ne se passe jamais rien sans cette profusion. Un fleuve coule à la place de ma rue, celle que vous traversez sans vous reconnaître. Je joue à jouer. Je m'inonde. Je me claquemure. Je deviens classique. Et vous ne me voyez toujours pas. Pourtant, nous sommes trois, et non pas deux comme dans les comédies classiques. Vous n'êtes pas ma scission, je suis la copie. Et la bêtise est mon fort.

Un temps à plaindre

« Me plaindre ! Mais je ne me plains pas ! Nous sommes tous logés à la même enseigne, non ? Vie et mort d'un imbécile qui savait lire et écrire. Vous ne vous demandez pas comment meurent ceux qui ne savent écrire ni lire ? Voyez comme ils vivent. Nés de quel projet ? Moi, je m'interroge, monsieur. Et contrairement à ce que vous dites, je ne me plains pas. Mais je vous plains ! »

Entre deux cuites, Loulou croyait en Dieu et il allait à la messe. Un dimanche matin, bien avant l'appel de l'église, il constata que quelque chose avait été ajouté dans le paysage urbain. C'était un petit paysage sans importance. Il y vivait depuis toujours. Et il allait sans doute y mourir, à moins que Dieu l'enlevât au cours des « commissions », rite ménager, à défaut d'être conjugal, qu'il pratiquait en dehors de son paysage urbain, dans un autre paysage urbain où les prix étaient raisonnables. Il s'arrêta. Une potence avait été fixée au-dessus de la rue entre deux fenêtres. Un globe de verre semblait le regarder. Il entendit : « Loulou ! Je te vois ! » Il se retourna. Il connaissait cette voix et c'est sans doute la raison qui lui commanda de se retourner sans réfléchir. Le maire était sous les drapeaux. On était la veille de la Fête nationale et le maire avait veillé à pavoiser les lieux comme il convient qu'ils le soient au moment de se souvenir de ceux qui sont tombés pour qu'on en arrive là. Loulou aimait évoquer la gloire. Il ne l'avait jamais connue lui-même, mais il en avait une haute idée. Et il la partageait avec le maire.

Celui-ci l'embrassa sur les joues. Derrière sa vitrine, l'épicière eut un haut-le-cœur. « Il paraît que tu te plains... » commença le maire. « Je ne me plains pas, comme je disais à ce monsieur que je connais à peine d'ailleurs. » Il me désigna. Nous étions plusieurs dans la rue et nous regardions l'objet qui avait intrigué Loulou. On ne se plaignait pas nous non plus. Certains attendaient l'heure de la messe. Je me dégourdisais les jambes après une nuit de travail. « C'est le nouveau système de surveillance, expliqua le maire. Avec ça, on sera plus emmerdé. » Loulou me regarda d'un air désespéré. Qu'est-ce que j'avais compris moi-même ? Des hommes surveillent les autres hommes. Et ceux-ci se livrent à leurs occupations domestiques. L'équilibre serait parfait si d'autres hommes encore ne venaient ajouter du piment à la vie. « Ils vous volent, dit Loulou, et quelquefois même ils vous tuent ! » Ça en faisait des choses à raconter. « Et il raconterait quoi, ce monsieur, dit-il en parlant de moi, si tout se passait entre nous ? » Tout le monde s'était arrêté. La boulangère sortit sur le trottoir. Elle avait une main dans le devant de son tablier et elle faisait tinter de la menue monnaie. « Il dit que tu te plains ? fit-elle à l'adresse de Loulou. Et de quoi il se plaint, lui ? » De rien. Je suis déjà amoureux. Alors...

Emori nolo

« Il n'y a rien de plus beau que l'assassinat. Rien n'est plus profond du point de vue de la morale. Je vous accorde qu'esthétiquement, c'est discutable. Mais la morale, monsieur ! La morale ! » J'aime les fous. Ils me font peur. J'ai peur de leur conversation autant que des actes qu'ils préparent dans le secret de leur esprit halluciné. Faut-il dire passionné ? Celui-ci était entré dans mon jardin et s'apprêtait à visiter mon intérieur. Je laissai tomber le livre que je ne lisais plus depuis qu'il avait franchi la grille en l'enjambant, ce que je ne fais jamais. J'ai une clé pour ouvrir ma porte. Je ne l'ouvre jamais avec mes jambes. Il n'y a que les fous pour faire ça ! « Vous voulez donc m'assassiner ? » bredouillai-je. Il me toisa. « Si je veux entrer, oui, il n'y a pas d'autre moyen... — Mais enfin ! Je ne vais pas vous empêcher d'entrer ! Vous êtes fou, pas moi ! — J'assassine toujours avant d'entrer... — Par habitude sans doute ! » Il reconnut que j'avais de l'esprit et qu'il n'en avait pas. Mieux valait ne pas avoir d'esprit et se servir d'autre chose pour gagner sa vie. « Vous gagnez votre vie en tuant les gens ! Ah ! Bravo ! » Il secoua la tête et sortit un couteau de sa poche. Il le déplia longuement. « Pas en les tuant, dit-il d'un air désespéré. En les volant. » Il croyait tout expliquer. Pourquoi me tuer, moi ? Pourquoi pas mon voisin, qui est plus gras ? « Tuez-le vous même ! » s'écria-t-il. Il fit encore un pas vers moi. Je ne pouvais plus reculer. Je pouvais faire semblant de lire le livre, si ça pouvait

arranger les choses. « Vous avez déjà feint de lire un livre pendant qu'on vous vole ce que vous avez de plus précieux ? » dit-il sans rire. J'avouai que non. D'ailleurs, on ne m'avait jamais volé. On m'avait bien emprunté des choses qu'on ne m'avait pas rendues, mais on ne peut pas appeler ça du vol, n'est-ce pas ? « C'EST du vol ! » cria-t-il au risque d'ameuter mon voisin qui ne plaisante pas avec la morale, lui. « Je le tuerai s'il possède ce qui me donne envie de vivre, » dit l'intrus. Il me tendait une perche. Nous pouvions faire le tour du propriétaire et du même coup l'inventaire de mes possessions. Je tombais à genou. « C'est ça, dit-il, priez s'il vous reste un peu d'esprit maintenant que je me sens inspiré ! » Quelle erreur avais-je commise ?

Avant l'horreur

« Mais le *juste* équilibre entre ce qu'il faut donner et ce qu'on peut prendre ! Vous ne pouvez en aucun cas vous limiter à l'une ou l'autre chose ! Pour donner, il faut prendre, d'où il s'ensuit que vous ne pouvez donner plus que ce que vous avez pris ! Et d'où l'intérêt de prendre à crédit ! Vous me dites que pour prendre, on n'a pas besoin de donner ! Mais si vous agissez de cette manière, vous empruntez ! Et si vous n'êtes pas autorisé à le faire, vous devenez un voleur ! Un autre équilibre consiste dans l'établissement d'une loi qui vous conserve votre liberté aussi entière que votre désir est licite. Loi, désir, acquisition et don sont les quatre principes de la vie sociale telle qu'elle nous est imposée par notre nature et aussi par le calcul. Nous appliquons des chiffres à notre essence et en retour nous les interprétons. Cette interprétation, monsieur, s'appelle l'existence. Nous ne vivons pas autrement. Nous sommes ensemble, fatalement. Ne tentez pas d'échapper à ce principe. Rien n'est particulier et tout est un. » — C'était Matorral qui parlait. Mescal l'écoutait. Il appréciait moyennement ces conversations abstraites. Son regard se perdait dans la fenêtre ouverte. Ils ouvraient toujours la fenêtre après le repas. Ils partageaient un cigare trempé dans une substance hallucinogène conforme à ce qu'ils attendaient de la vie commune. Matorral usait alors d'un style concret ou abstrait selon ce que son esprit avait cueilli depuis le réveil. Mescal choisissait de se taire, d'attendre peut-être.

Attendre que rien ne se passe. Que la nuit écrase le jour. Il sentait parfaitement la pertinence des idées émises par Matorral dans son délire. Il y avait bien un équilibre, mais entre eux, uniquement entre eux. Tout le reste tenait à un fil. Ce n'était pas ainsi que Mescal concevait l'équilibre. Il recevait et donnait, mais le désir n'expliquait rien. Ce n'était pas le désir cette façon de s'aimer. Il manquait une intention à leurs actes. Matorral ne parlait jamais du vide. Et pourtant, il y avait aussi le vide. Et c'était une source d'angoisse.

Le pacte

« Trop de choses et pas assez de possibilités, poursuivait Matorral. Le contraire nous eût étonnés ! Et c'est ainsi que nous tombons dans l'oubli. Mais c'est tranquille, mon ami. C'est vraiment tranquille. Je me sens presque bien ! » Mescal sourit. Il se sentait bien lui aussi. Non pas à sa place. Il ne l'avait jamais trouvée. Il se croyait à l'heure, comme s'il allait quelque part et qu'il y arriverait. Cette perspective de voyage le ravissait. Elle ennuyait Matorral. Sur ce point, ils ne se rejoignaient pas. Matorral se mettait alors à tirer sur sa pipe de verre et ses yeux s'emplissaient de larmes. Elles ne coulaient pas. Mescal regardait autre chose, une de ces innombrables choses qui fascinaient son ami et le désespéraient en même temps. « Quelquefois, pensa-t-il, la chose prend vie. Je deviens seul ! » Et cela l'étonnait toujours. Matorral respectait ce silence et tirait moins fort sur sa pipe. La fenêtre pouvait être celle d'un autre regard. Il voyait cet effort pour s'accrocher à la vie et en espérer quelque chose qui ne fût pas inutile. Pourtant, l'idée même de voyage était inutile. Tout s'arrêtait à la porte une fois qu'elle était ouverte. Ils descendaient ensemble et se séparaient sur quelques mots d'encouragements mutuels. Avaient-ils une seule fois manqué à ce rituel ? Une seule fois peut-être, à cause de ce désaccord sur l'importance du voyage. Mescal avait une facilité déconcertante pour imaginer qu'il était du voyage et qu'un capitaine veillait sur lui. Cela le rendait *infranchissable*. Une seule fois Matorral le lui

avait reproché. Il lui avait reproché de ne pas chercher d'abord à se faire comprendre. Ils étaient allés chacun de leur côté en craignant avoir mis fin à quelque chose, ce qui les eût détruits définitivement. Ils y avaient pensé toute la journée et le soir, ils étaient rentrés uniquement pour se retrouver. Cela arriverait peut-être encore. Ils conservaient de cette expérience le sentiment d'avoir touché au bonheur. Sur ce point, ils étaient entièrement d'accord et rien ne les ferait changer d'avis.

La femme du Français

L'idiot français par *excellence*. Il exprimait quelques idées qu'il avait sur les autres, ceux qui n'habitent pas en France. « Vous préciserez, ajouta-t-il, que par habiter j'entends qu'on en est originaire, disons, depuis une date *respectable*. » Il souriait en disant cela. Selon lui, les Français se sont assagis. Ils ne lisent plus « toutes ces choses qui nous sont venues d'Amérique à une époque où nous sortions épuisés d'une guerre pour se préparer à entrer trahis dans une autre plus terrible encore ! » Cette idée de vouloir être moderne alors que ce n'est même pas nécessaire. « Nous avons tout, dit-il en me montrant quelque chose dans l'espace autour et au-dessus de nous. Une langue qui gagnera à être celle de tout le monde sans exception. Des institutions qu'on nous envie parce que nous ne dévions pas. Et cet esprit à la fois serein et clair ! Que pensez-vous de cette sérénité et de cette clarté ? » Je ne répondis pas et regardai ailleurs comme si quelque chose devait arriver de ce côté de notre conversation. « Les choses les plus simples sont-elles modernes ? Non, n'est-ce pas ? » Je voyais des femmes sur le chemin. Il y a toujours un chemin à portée de la main. Il ne s'y passe jamais rien. « Ah ! Oui ! s'écria-t-il. Le toujours et le jamais de votre nation ! Cette impossible satisfaction... si vous me permettez d'appeler satisfaction l'ajustement précis des deux éléments qui vont former un tout pour notre plus grand plaisir... entre l'éternité... qui est à la fois une croyance et une nécessité intellectuelle... et le

néant... espace peu probable qui est une espèce de fourre-tout qui ne contient rien de durable... » Les femmes entendirent sa voix rocailleuse et tiède comme peut l'être l'eau d'un aquifère. C'était peut-être là qu'elles se rendaient, chaudes et claires. Il souleva le coin de sa casquette pour les saluer, mais elles ne répondirent pas. Ce n'est pas ainsi qu'on rencontre les femmes ici.

Intervalle intermède

« Vous ne donnerez rien si on ne vous demande rien ! » Le gosse qu'il voussoyait avait envie de répondre : « Et si on me demande quelque chose, je le donne ? » Ils ne se comprenaient pas et elle les observait comme si elle était décidée à ne pas intervenir dans le cas où les autres recommenceraient leur manège. J'étais dans l'arbre, prêt à lancer la balle. Félix attendait, les mains en avant. Pour une fois, il ne s'impatiait pas. Il avait choisi d'attendre parce qu'il savait qu'il se passait quelque chose et que j'en étais le témoin. Sans cette balle dans les branches, il ne se serait rien passé pour nous. Nous avions vu les Gitans frapper au portail. Le gosse leur avait ouvert et il les avait écoutés avec une attention courtoise ou sans feinte. D'ici, il n'était pas possible de lire ce qui arrivait à ces visages. Il n'avait pas refermé le portail et était revenu quelques minutes après avec un sac dont il avait noué les anses. Pendant ce temps, un des Gitans m'avait sourit d'un air de dire qu'il avait de la chance, mais que ça n'allait peut-être pas durer si le père de cet enfant se ramenait pour leur intimer l'ordre de déguerpir en vitesse. Ce n'était pas arrivé. Il reçut la poche avec gratitude. Les autres s'inclinèrent aussi. Mais le gosse avait envie d'engager une conversation avec eux et ils n'étaient pas disposés à prendre ce risque alors qu'ils avaient eu de la chance jusque-là. On les sentait gênés de constater que le gosse ne comprenait pas leur hâte. Il les suivit pendant quelques mètres. Ils le distancèrent rapidement. Ils fuyaient et le

gosse prit alors conscience qu'il n'était plus seul. Son père arrivait. À ce moment, Félix shoota la balle qui entra dans le feuillage d'un eucalyptus. Le portail se referma et je grimpai dans l'arbre. Je les vis parler de ce qui venait de se passer. Et elle apparut en culotte sur la terrasse fraîchement inondée. Elle tenait un verre dans une main et l'autre main était nonchalamment posée sur la hanche. Elle ne dit rien. Puis son regard se posa sur moi et elle me salua en secouant le verre. « Quel dommage que t'as pas pu voir ses yeux ! » me dit Félix quand on s'en alla jouer ailleurs.

Le début et la fin

L'hiver, je rentre à l'intérieur de ce corps et l'été, j'en sors. En cela, je ne me distingue pas de mes semblables, je veux dire de mes voisins qui préfèrent la vitesse du printemps et la lenteur de l'automne. Nous en parlons. Nous sommes d'accord. « Vous avez des voisins charmants, » remarque ce voisin provisoire et provisoirement installé à ma table. Il appréciait les adolescentes. Il n'y touchait jamais. Il se contentait de se laisser aller à rêver de ce temps où il était si proche d'elles sans y avoir jamais touché. « Ne me dites pas qu'elles ne vous impressionnent pas ! » Je ne niai pas me souvenir de ces promesses. Quelques-unes étaient tenues et c'était pour l'éternité. « Je vous envie ! s'écria-t-il. C'est ce que j'appelle le bonheur ! Elle viendra ce soir ? » Il goûtait à ce bonheur sans ma permission. Je ne pouvais pas lui en vouloir. L'été, nous sortons. Puis l'automne nous ralentit et nous finissons par rentrer, prêt à se laisser dépasser par les étonnements du printemps. Cycle du bonheur. Ou plutôt bornes des conditions de son exubérance quand c'est le moment de s'épancher, quitte à en rajouter un peu pour ne pas paraître sournois ou ronchon. « Je vous connais plus ronchon que sournois, dit-il. Oh ! Sournois est un bien grand mot ! » Elle s'amena avec sa cour de petits chiens stressés. De loin, elle commanda et une seconde après elle était assise entre nous, jambes croisées sous le paréo transparent comme l'eau qu'elle venait d'abandonner à la nuit tombante. Les chiens se réfugièrent

sous la table. Il s'était levé pour la saluer, s'inclinant comme un cierge dans un rayon de soleil. Le garçon passa en vitesse, déposant un verre glacial et coloré. « Comme me disait monsieur votre mari, c'est l'été que nous nous sentons le mieux dans notre peau parce que nous la quittons pour d'autres aventures. » Elle était flattée et ne s'en cachait pas. J'accomplis maintenant un grand saut narratif et je vous reçois dans ce parloir où je ne suis pourtant pas l'hôte.

Les grands chiens

Je fis en sorte de ne plus le revoir. Ce ne fut pas aussi simple que je l'avais imaginé. Nous habitons le même endroit limite. Deux seuils qui se rejoignent dans la rigole. Les mêmes fréquentations. Un rêve commun encore vivace. « Voulez-vous m'accompagner ? » me demande cet Ostrogoth. Il m'invitait à ses travaux d'été. « Pas grand chose en vérité, » confessa-t-il. Nous le vîmes passer, droit dans son étui de combattant du feu. Il disparut dans un autobus. Je montai alors pour préparer mes bagages. Je ne possède pas « grand chose ». J'ai vite fait de vider les lieux. Il me flatte l'épaule d'un : « Vous reviendrez » et je n'oublie rien. Comme c'est vite fait ! pensai-je en redescendant. Sur le trottoir, quelques grands chiens m'observent. Je leur renvoie la balle qui file dans la rigole jusqu'au bout de la rue. « Ils ne reviendront pas, » dis-je. Nous démarrâmes. La ville se vide ainsi tous les jours à la même heure, enfin : vue d'ici. Je ne connais rien d'autre. « Vous pouvez fumer, » me dit-il. Il ne fume pas, mais avec une vitre ouverte, il accepte de voyager en compagnie d'un fumeur. Il n'a jamais fumé. Qu'est-ce qui le cheville au corps ? me demandai-je tandis que la ville s'étiolait lentement. Les premiers champs de blé avaient l'air de tapis posés de chaque côté de la route, prêts à s'envoler avec leurs passagers infatigables. Un village descendit du ciel avec des promesses de pluie. Je m'abandonnai à la trajectoire d'une ligne haute tension. Je ne le reverrai peut-être jamais plus. Ce voyage m'éloignait

de lui. Il en profiterait pour investir mes lieux. Je n'avais rien laissé, à part les souvenirs, bibelots des occasions de se croire ensemble. Fenêtres ouvertes derrière les volets fermés, emprisonnant les fleurs qu'il aimait soigner. J'entendrais peut-être son cri. Les grands chiens monteraient l'escalier. La porte est demeurée ouverte. Il a ouvert les volets. « Ne restez pas ici, les enfants ! » dit-il brusquement. C'était comme cela que je voyais les choses, à peine emportée par cet inconnu aux grandes mains. Il parlait d'une maison, de la mer, des idées qui lui venaient après l'amour et de la fin des vacances. « La fin des haricots ! » m'écriai-je malgré moi. Nous rîmes ensemble. La route filait comme le mauvais coton. J'écrivis une pensée dans ma mémoire. J'en écris souvent. Elles me ramènent toujours à la maison... à la raison, veux-je dire !

Tir à blanc de poulet

« Je vais inciser maintenant, dit-il. Vous ne sentirez qu'une légère pression. Aucune douleur. Voilà ! Une autre petite pression ici et nous en avons terminé vous et moi. Je vous confie à ces charmantes hôtesse ! » Le plafond circulait. « Tenez fort ! je vous dis ! » Je tenais, retenais, détenais, soutenais. Je n'en finissais pas avec cette promesse de survie. Un cahot, sorte de cachot, m'arracha un petit cri de détresse. « Calmez-vous, voyons ! Vous n'êtes pas mort ! » Une main prit la mienne. « Oh ! Oh ! dit-elle. Vilaine blessure ! » Je n'en ferai jamais d'autres. Une porte glissa sous moi. « Vous allez dormir dans des draps propres. Ça vous changera. » Un ciel s'immisça dans cette seconde d'inattention. D'un jour à l'autre, j'observe des quantités négligeables. Non, non ! Je ne les additionne pas. Je ne compte pas. Je suis issu des Humanités. Mon cerveau ne calcule pas, il cherche. « N'oubliez pas vos [mot censuré] sinon je vous les fais avaler de force ! » Elle plaisantait à peine. Le drap sentait la pisse, une pisse qui m'était parfaitement étrangère. « La prochaine fois qu'on annonce du froid, revenez avant d'avoir froid ! » Un morceau de viande enrobé de sauce chasseur. Il se scinda, laissant aller ses particularités. Quel hasard ! Je n'en ferai jamais d'autres ! « Voyons comment ça évolue... » On ne m'avait pas parlé d'une évolution. J'avais compris : représentation. Mimétisme du phénomène. « Vous en faites un de phénomène, vous ! » Rires qui ne franchissent pas les limites du sens.

« Recommencez ! » dit une voix. Elle recommençait, mais cette fois avec une application de femme pressée. « Vous n'êtes pas raisonnable, » dit-elle. Un peu de votre oxygène ne me fera pas de mal. « Vous ne touchez pas à ça, compris ? » Réduit à cette immobilité, surpris en pleine cuisson intellectuelle. Je me redressai pour voir l'autre qui parlait sans arrêt. Il me parlait, prévoyant une cohabitation forcée. Il ne m'avait pas choisi. La même incision. Le même souvenir d'avoir pensé au pire. « Vous n'avez rien mangé ! » Et je ne mangerais rien avant d'avoir connu autre chose que ces doublures qui ne connaissent pas leur texte comme je connais le mien. Il trempait ses doigts moisiss dans ma sauce et la nuit tombait. « Quand vous aurez une hémorragie, me dit-il, vous comprendrez ! » En attendant, je ne comprenais pas. Et ça me rendait dangereux. « Ne touchez pas aux gardiens, m'avait-on conseillé. Parlez d'autre chose et on vous entendra si c'est la mode. » La même blessure, mais certainement pas la même douleur ! « Vous avez de la chance : ils ne tirent jamais deux fois ! »

Le tour de la tour

« Quand ça tire, on tire ! On sait pas qui tire. Pris entre ces crapules de gaullistes et ces salauds de l'oasse, qu'est-ce qu'on pouvait faire ? Si ça se fait, c'est un de nous qui a tiré le premier, peut-être qu'il était payé pour ça... Mais nous, on a tiré parce que ça tirait. Rien d'autre. » Conscience blessée par les dénis de l'Histoire. Ses enfants auraient pu le haïr. Les autres enfants le haïssaient. « Qu'est-ce qu'on est con quand on est jeune ! » Je lui montrai la blessure. Du 12.7. « Vous avez tiré sur des civils. Et ce n'était pas la première fois. Vous aviez tout de même un peu conscience d'être manipulés ! » Il craque une allumette et l'éteint. « Des rats et des espingouins. On avait pas le choix. On était Français, nous ! Et on avait un pays. J'ai rien d'autre à dire. » Dehors, le temps est clair et tiède. Je vais faire un tour du côté des statues. Cette manie de statufier ! De fixer l'Histoire pour qu'elle ait un sens, sinon elle ne dit rien et ce silence est une provocation. Autour des statues, l'existence circule selon les graphes de la conviction. « Vous l'avez encore emmerdé avec vos questions ! C'est un pauvre type, merde ! » Je passai mon chemin encore une fois. Après tout, si on ne vous demande rien, c'est comme si on vous le demandait. Heureusement, on ne m'a jamais rien demandé, à part de ne pas trop casser les pieds à ceux qui ont répondu à l'appel et qui auraient pu tout aussi bien ne pas satisfaire aux exigences étatiques. « Qu'est-ce que tu fais de ta vie, mec ? Tu vas et tu viens.

Eux, ils ont été et ils ne sont jamais revenus. — La belle excuse ! » Ils étaient là. Pris au piège du silence et de la mauvaise conscience. Avec une « bonne place » pour ne manquer de rien après avoir donné ce qui était perdu à jamais : leur dignité. Mais ici, dans ce pays de merde, dignité et honneur sont soigneusement superposés pour former la conscience modèle. Salauds typiques. Salauds modèles. Quelquefois je monte là haut pour jouer. Je joue avec le ciel des oiseaux. « Tu comprends, fils, le crime est plus ou moins grave. On peut pas les comparer aux nazis. C'est pas la même chose ! Il faut oublier. » Là haut, je songeais plutôt à les éterniser. « Tu sauves d'abord ta peau ! » L'humain dans la machine du pouvoir et son degré d'implication. En temps de paix comme en temps de guerre. « Tu ne fais rien, toi ! » Et en effet, j'en faisais le moins possible. Mais il n'y a pas de solution dans cette espèce de pétrification. Prends un crayon et dessine, dessine le plan des lieux et le trajet des personnages. Il en restera une écriture, la tienne. Si la paix existe, elle t'engage à ne jamais commettre l'irréparable. Crève plutôt ! Et je redescendais, croisant les visiteurs dans une autre langue pour les élever à hauteur du rêve national.

Question de débit

Morcellement des séjours. Personnages fracassés. Ces façades invitent à se taire. Croisement des chaussées brûlantes. La terre pétrie à chaud. L'herbe vivante à une certaine profondeur. Des feuillages dormaient dans l'ombre. Entre les passages et les surfaces. Derrière les barreaux, le sommeil animal. Aucune attente. Ce serait du temps perdu. En grattant un monticule, il déranga une colonie de moustiques aveuglés. Il suivit la courbe laissée par la marée. Il se pencha plusieurs fois pour observer de plus près des objets dénués d'appartenance. Il aimait que le sens se perdît. Reconnait la trace de la dune. Des cargos attendaient au large. Barcasses suspendues au harcèlement dans les trous creusés plus loin. Un camion chargé de minerai souleva la poussière. Il attendit le retour au calme. À une lumière de fil de couteau. Passant devant des vestiges figés. Bois dénué d'insectes des charpentes qu'il avait connues couvertes de tuiles roses et noires. Une porte saillait. Il bifurquait à cet endroit et disparaissait dans les chantiers. Juste à ce moment, les bruits reprenaient leur cisaillement. « Tu ne veux vraiment pas venir avec nous ? » Il la laissa se fondre dans ce mélange d'ombre et de murmures. Retourna à son poste d'observation. D'ici, il perdait tous les fils du récit. Il n'était rien pour eux. Il entendait la porte de l'ascenseur, la poulie chauffée à blanc, le tourniquet retenu après trois tours à vide par le portier qui soulevait un coin de sa casquette de service. « Nous irons ailleurs la prochaine

fois. » Pourtant, c'était ici qu'il se plaisait. Chaque année, il revoyait les mêmes gens. Et cet autre qui pouvait être lui-même dans une autre existence. Ce passager absorbé par le chemin. Il ne l'avait jamais emprunté lui-même. Il n'était pas allé jusque-là. Il n'avait pas mesuré les conséquences de ce franchissement. Quelquefois, il regrettait d'être né sans cette audace qui forge tous les autres traits de caractères. Pas de forge sans cette reconnaissance. Pas de futur. Pas d'attente non plus. Il eût aimé cette manière de temps. Au lieu de ça, il croissait dans la paralysie. Il devenait dans un intérieur impropre à la conversation. « Qui est-ce ? demandait-elle souvent. — C'est le même. » Le même depuis toujours. Il n'y a pas de temps, et donc pas d'histoire, sans une attente de forçat. « Avant d'y aller, peux-tu régler le débit sur 3 ? s'écria-t-il. Avec la chaleur, on dirait que 2 ne convient pas à ma... à mon... »

Peintre du dimanche

Il était heureux cette après-midi là. Il sautilla devant des enfants, ce qui ne les amusa pas, mais il s'émerveilla d'en avoir eu l'idée et d'être passé à l'acte. Ce matin, il avait enfin gagné. Du coup, il avait mangé avec appétit. Certes, personne n'avait accompagné cette solitude de la joie retenue pour ne pas se faire remarquer des clients habituels qui n'avaient pas l'habitude de l'expansion en matière de bonheur. Il acheva un repas modique, mais apprécié de l'intérieur sans le moindre dépassement de signe. Dehors, il eut envie de s'amuser de la naïveté des enfants et il exécuta deux entrelacs compliqués qui les déroutèrent. Au passage, il leur confisqua le ballon. Il le shoota plus loin pour l'envoyer par-dessus les feuillages du jardin public. « Allez ! Hop ! pensa-t-il. Je cherche à me faire engueuler. » Il abandonna sa veste de laine sur un banc. La chaleur devenait un sujet de conversation. Il s'arrêta pour les écouter. Ces banalités l'enchantèrent. Il se retint de participer. Il n'avait pas le chic pour demeurer à leur niveau. Il avait vite fait de les décontenancer. « Vous oubliez votre veste ! » Il fit signe qu'il ne l'oubliait pas. Un signe de trop. Ils étaient incapables de comprendre. Il venait de leur compliquer l'existence. Cela ne durerait pas. Ils mettaient fin à leur stupeur avec une facilité qui devait leur être naturelle, sinon ils ne l'auraient pas acquise. En chemise, il atteignit le fleuve à proximité du pont qu'il était venu voir encore. Il ne se lassait pas de cette architecture mathématiquement conçue. Sous les arches,

une lumière s'appuyait sur l'eau pour rebondir dans les fenêtres des péniches. Il n'y avait jamais *personne*. En tout cas, il n'avait pas trouvé le moyen de vider les lieux comme cela était possible dans un tableau peint en dehors de toute idée géométrique du paysage, même avec un pont qui le traverse comme un horizon. « Vous ne serez jamais seul, à moins de... » Il y songeait. Il avait suffisamment gagné ce matin pour essayer. Une victoire, quelle qu'elle soit, même aussi désuète qu'une médaille, est une avancée dans le champ des possibilités. Rien n'avait été possible jusqu'à ce matin. Il avait tellement espéré ce moment ! Il était arrivé sans prévenir. Se serait-il levé ce matin s'il avait su qu'une victoire l'attendait quelques heures plus tard ? Il aurait attendu sur place, dans le lit, et rien peut-être ne serait arrivé. « Je suis surpris... avait-il ânonné. — Ne le soyez pas et bonne chance ! » Cela ne changeait pas vraiment les choses. Cela venait de s'ajouter. Un détail qu'il s'agissait maintenant de placer dans le tableau en préparation. Le fleuve. Le pont. Les voitures. Les promeneurs et ceux qui vont vite. Et la ville qui attend, qui semble attendre ce détail signifiant, cette différence de parcours, ce rehaut exhaustif.

Les faux témoins

« Je ne suis jamais allé plus loin que ce petit jardin dont vous apercevez le portail d'ici. Il y a une raison à cela : après le jardin, il n'y a plus rien. Je ne vous conseille pas de vous pencher sur ce néant. » En réalité, il s'agissait du lit d'un fleuve qui s'appelait Fleuve. Et en effet, il était impossible de descendre après le jardin. La pente était verticale. Rien n'avait été prévu pour prendre ce chemin, hormis la voie des airs. Au bord du précipice, il imita la mouette, secouant ses ailes et projetant son cri amer. Il feignit plusieurs fois de céder à l'appel du vide, roulant des yeux qu'il avait déjà impressionnants de volume et de blanc. J'étais sur le point de vomir. Elle s'en aperçut et m'épongea le front. En réalité, la montée m'avait exténué. Le soleil nous avait harcelés pendant plus d'une heure. En arrivant, le portail du jardin me parut dérisoire. Je le poussai nonchalamment. On entra sous les citronniers. Une odeur de camomille m'écœura. Dans les fossés soigneusement creusés, une eau parfaitement fraîche et claire invitait au repos. Je m'assis dans un parterre de coquillages assemblés pour leur beauté. « Tu es fou ! » me dit-elle. Il n'était pas entré. Il n'entrait jamais chez les autres sans leur permission. Depuis longtemps qu'il connaissait ce jardin, il s'était contenté de le regarder à travers le portail sans jamais chercher à aller plus loin. Il longeait le mur de terre rouge, puis le néant le figeait sur place au bord de ce lit incommensurable. « Cueillez quelques fruits, dit-il comme s'il les possédait déjà. Je n'y

ai jamais goûté. En fait, je n'ai jamais rien tenté ici. Ce vide me rend inactif. Ne ressentez-vous pas cette attente ? » Elle grimaça dans son dos et me rejoignit. « Tu es fou ! » dit-elle. Elle cueillit un citron et l'ouvrit. Elle se contenta de le respirer. Fermant des yeux sans histoire. Un pin se frayait un passage dans l'ombre, presque démonstratif. Je me glissai jusqu'à lui, emportant des coquillages. Quelqu'un avait laissé un livre. Ce n'était pas un oubli. « Je te dis que cette personne a simplement refermé le livre sans oublier de marquer la page et qu'elle va revenir pour continuer de le lire. Et elle le lira jusqu'à la fin. » Sa langue effleurait la chair ouverte du citron. Ses yeux larmoyaient. « Tu crois ? » dit-elle. On entendit le cri. Nous venions de perdre un ami. En descendant, sans précipitation d'ailleurs, elle me demanda de la laisser parler aux autorités. « Ils voudront savoir ce que j'en pense ! rouspétai-je. — Pas ce que tu en penses ! Ce que tu sais ! »

Écrire vrai et vraiment

« Creusez ! » Il ne plaisantait pas. « Si vous voulez pas creuser, personne le fera à votre place. Vous voulez pourrir au soleil ? Non, n'est-ce pas ? Personne ne souhaite cela. Et vous n'êtes pas différent des autres. Vous et moi... » Il n'avait pas choisi l'endroit le plus facile à creuser. « Je ne choisis pas, dit-il. On est loin de tout ici. Personne pour nous demander des détails. Les gens suivent les chemins. » Je n'avais jamais creusé ce genre de trou. « Vous n'avez jamais creusé un trou, ça se voit ! » Je l'amusais. Il n'avait rien dit de la douleur. Il avait juste évoqué la peur, quand il n'est plus possible de respirer. « C'est le plus dur, expliqua-t-il. On respire tout le temps. On arrête jamais de respirer. Ou alors c'est dur. J'en sais vraiment rien. Sauf que c'est moi qui empêche de respirer. Vous vous laisserez pas faire ! » Je n'en avais aucune idée. Il était plus fort que moi. Il n'aurait pas de mal à m'immobiliser pour passer à l'acte. « Vous aurez droit à une petite prière, dit-il sans rire. Mais si vous priez comme vous creusez, ça vous mènera pas loin. » Il n'avait pas l'air de se soucier du temps. Il me laissait ce soin. Entre la pelle et ma montre s'établissait un rapport qui devait être celui que j'entretenais avec la mort. J'y avais pensé, comme tout le monde. « J'y pense tout le temps, mec ! dit-il. Surtout dans ces moments. Ce sera mon tour un de ces jours. On y peut rien. Et j'en ai pas marre d'attendre ! » Il rit de bon cœur. « J'te mens pas, mec. J'y prends aucun plaisir. — Vous ne mesurez pas la portée de votre acte ! »

Il me regarda comme si je venais de prononcer une profonde ineptie. Bien sûr qu'il était en mesure de comprendre que c'était mal et qu'il finirait par le payer aussi cher que je le souhaitais. « Votre haine m'intéresse pas, dit-il. J'accorde pas d'importance à ces choses. Mais je tiens à pas passer pour un mauvais garçon qui respecte pas le corps de ses semblables. Vous allez dormir longtemps là-dessous. Une éternité peut-être. Je s'rais mort avant ! » Le trou avait atteint la bonne dimension. « Essayez-le. » Au fond, il faisait bon comme quand on a généreusement mouillé le dallage de pierre cuite en plein milieu d'une après-midi d'été. « Il vous manque la *copita*, mec, mais j'ai pas ça ! » Je le suppliai de me tirer une balle dans la tête. J'en avais les larmes aux yeux. « Remontez, » dit-il en me tendant la main. J'aurais pu me défendre, l'entraîner avec moi au fond du trou et lui casser le crâne avec la pelle. « Ne faites pas ça, mec, prévint-il. Je veux pas me battre. Je deviens cruel si je me bats. » Je posai la pelle dans l'angle du trou. J'avais prévu de ne pas m'éterniser avec un truc pareil dans le dos. Il balança aussi mes bagages que je rangeais avec la même application tremblante. Les plus gros cailloux, il les gardait pour que je ne remonte pas avec le temps. Il me garantit qu'il les poserait avec délicatesse. Ensuite il refermerait le trou avec de la terre et il effacerait toute trace d'activité humaine à cet endroit où personne n'avait sans doute jamais mis les pieds. « Tranquille, dit-il. C'est pas douloureux. Ça fout juste un peu la trouille. Je veux dire : pas longtemps. » Maintenant, au jour de son procès, il témoigne à ma place et on le prend pour un écrivain réaliste.

L'herbe sous les pieds

La conviction n'est pas un mode de pensée. C'est un moyen d'obtenir raison, une facilité donnée au serviteur pour le mettre à l'abri des critiques et des attentats. Il rentre chez lui en homme libre tandis que le penseur s'enferme ou est enfermé. Nous connaissons beaucoup de domestiques. Nous fréquentons rarement les penseurs. On les lit quelquefois ou on croit les lire. Comme Diogène cherchant un homme à la lumière de sa lampe en plein jour et au milieu d'une foule reconnaissable, Mescal pointait son regard sur les affiches et il y reconnaissait des points communs avec ce qu'il appelait sa pensée errante. Il se promenait souvent le soir à bord de son auto, plein phares sur les panneaux qui le ralentissaient. Il était un de ces personnages et il se cherchait presque méthodiquement. Il embarquait quelques gosses pour simuler une conviction facilement partagée par ces peuplements migratoires et les déposait au bord des stades en les encourageant à devenir des hommes meilleurs que l'homme qui leur servait de modèle. Une fois seul, il décortiquait la banlieue. Ce roman n'avait ni queue ni tête, mais il en était le personnage principal. Son arme ne contenait qu'une cartouche. Il n'avait jamais tiré sur quelqu'un. L'occasion ne s'était pas présentée. Il avait hésité une ou deux fois, puis s'était ravisé. Un mort, quand il se met à exister, occupe toute la place. Il faut prévoir cette surface de texte. Il suivit plusieurs larbins qu'il connaissait de vue et dont on lui avait parlé. Il ne commit

pas l'erreur de s'en prendre à eux. Ils n'étaient que des prétextes à améliorer sa technique de la reconnaissance. Il alla le plus loin possible avec eux. Il vit à quel point ces types sont pourris et prêts à se justifier si les choses tournent mal pour eux. Mais il ne tomba pas dans ces pièges. Jamais il n'exprima sa haine. Il voulait d'abord dépasser l'évidence et reconnaître le terrain d'une pensée qui lui inspirerait la vengeance. Il n'avait aucune idée de ce qu'un homme peut ressentir dans une telle situation. Il imaginait quelque chose d'aussi fort que la révélation. Ni plus ni moins transcendant que les idées qui finiraient par prendre la place de toutes ces sensations héritées de la pratique commune de la justice. Sur les affiches, il découvrit les indices témoignant de l'existence de cette ombre de soi-même sur la pratique sociale. Il était proche du but quand il percuta de plein fouet un ami qui le saluait. Au poste de police, il se demanda s'il avait atteint son but, mais se garda bien de confier cette intime conviction au flic qui se préparait à en éprouver une toute autre pour le bien de tout le monde, selon ce qui émanait de son comportement et que Mescal percevait comme une atteinte intolérable à sa dignité de penseur en herbe.

Histoire du silence

Quand Mescal se réveilla ce matin-là, le monde était plongé dans un silence parfait. Pas un oiseau, rien dans la rue, aucun volet n'avait fait entendre sa plainte. Pendant un moment, il se crut seul. Puis il réfléchit et le monde se repeupla. Il ouvrit la fenêtre pour respirer l'air frais. Il pluvait. Il perçut nettement le bruit de l'eau dans les gouttières, mais c'était peut-être quelqu'un qui regardait la pluie avec la même petite angoisse en forme de carie dans l'ivoire des dents. Il agita son petit bout de langue, sans cesser d'écouter et de chercher à donner un nom à ce qu'il entendait si le silence n'était pas à ce point parfait. Le rideau voletait à l'extérieur, comme si quelqu'un venait d'ouvrir la porte d'entrée. Il se retourna, ce qui ne servait à rien car, de la fenêtre, on ne voyait pas la porte. Il entendit les semelles frotter le paillason. Personne n'appelait. Il vit un avion dans le ciel, sans panache et sans bruit. « C'est toi ? » Pas de réponse. Du coup, la question : « Qui était-ce ? » prit un sens. Il était projeté dans un passé qu'il n'avait pas encore élucidé. Cela arrivait chaque fois qu'il pleuvait. Mais la porte était ouverte, comme en témoignait le rideau, et personne ne l'attendait pour lui parler de la pluie et du beau temps. On lui parlait rarement d'autre chose. Le paillason portait des traces d'herbe. Elle n'avait pas séché. L'humidité du couloir expliquait toujours cette lenteur. Deux jours qu'il n'était pas sorti ! Il tendit l'oreille. Dessous, six étages s'immobilisaient dans une parfaite cohérence. « Vous montez ? » demandait

quelquefois la voisine, fort âgée, du deuxième. Comme il descendait, et qu'elle le savait, il se chargeait de la poubelle et la vidait consciencieusement dans la poubelle commune. Il la remontait aussitôt de peur de l'oublier en revenant. Il avait la mémoire en piteux état. Ce n'était pas le genre de mémoire qui sert à revenir. Et il avait bien l'intention de ne plus se perdre. Il referma la porte en espérant que personne n'était entré. Il jeta un œil crispé sous la porte des WC. Souvent, il oubliait d'éteindre et le matin, en se réveillant, surtout s'il avait aussi oublié de refermer la porte d'entrée, il demeurait longtemps à observer ce raie de lumière en se demandant si quelqu'un était assis sur la cuvette et s'il attendait lui aussi que le silence fût absolument parfait avant d'ouvrir la porte et de se sentir tout aussi parfaitement seul.

Impasse et manque

« Combien sommes-nous ? » demanda Matorral. Mescal leva le nez et estima ce nombre à l'aune des nuages peut-être. Matorral se mit lui aussi à observer les nuages. On n'en voyait pas grand-chose. Ils passaient vite entre les toits, poussé par un vent qui n'avait plus de sens sur le trottoir, observa Matorral. Mescal se demanda de quoi il parlait en parlant d'un vent qui, effectivement, n'avait pas de sens. Il ne ventait jamais dans cette rue, sans doute parce que c'était une impasse et qu'elle était ouverte du côté d'où le vent ne vient jamais, privé lui aussi de sens. Ils firent quelques pas en direction de la porte d'entrée qui clôt l'impasse. Un gosse jouait aux osselets. « De mon temps, dit Matorral, c'était des vrais osselets. » Le gosse observa ses osselets avant de les lâcher entre ses jambes. « Et puis, continua Matorral, on jouait avec les filles. » Le gosse interrompit sa prouesse. Il avait trois osselets dans sa main refermée. Mescal lui sourit, semblant dire : « Matorral est toc-toc. » Mais il dit : « Combien sommes-nous ? » Le gosse se mit à réfléchir. Sa main s'ouvrit. Mescal s'abandonna à la contemplation des osselets factices. La lumière tombait dessus presque verticalement. Il était midi passé. Ils avaient perdu un temps précieux. Il se souvint que le portail du jardin était resté ouvert parce que Matorral avait refusé de le refermer comme c'est l'usage quand on est le dernier à sortir. Le gosse avait interrompu sa partie d'osselet au bord du bassin pour les écouter parler des autres. Puis il les avait

précédés et avait repris le cours de sa partie sur le perron de l'immeuble qu'il habitait avec eux. « Le mieux, dit Mescal, c'est de rester ici et de compter les entrées et les sorties pendant au moins une journée et même deux pour améliorer le calcul par comparaison. » Le gosse haussa les épaules : « En été, il y a moins de monde, » dit-il sans reprendre sa partie. Matorral et Mescal partaient en vacances, eux. Ils avaient les congés payés. Ils allaient se baigner dans la mer et goûter aux plaisirs d'autres tables. Ils aimaient les plaisirs de la table. Un jour, ou un soir, Mescal montra un osselet à Matorral, suite à un plat typique de l'endroit où ils séjournèrent. Matorral observa le petit os. Il ne se souvenait de rien. Il n'avait jamais joué aux osselets et certainement pas avec des filles. Maintenant, il se penchait au-dessus du gosse pour observer les osselets dans la main qui avait envie de se refermer pour priver quelqu'un de son mystère. « Pour l'instant, dit Mescal, nous sommes trois. » Et comme il avait une folle envie de rire, il ânonna : « Et pas une fille à l'horizon ! »

L'âne d'or

À Foix, les chiens ne peuvent pas entrer dans les jardins publics. Mais la ville est vieille et ses rues sentent la moisissure des caves. Montant au Palais, on est poursuivi par des voitures qui montent elles aussi avec leurs petits fonctionnaires pressés à leur bord. On se réfugie alors dans les coins de ces façades croupissantes. Et on comprend pourquoi les chiens sont interdits dans les jardins. Ils sont les compagnons de ces êtres sans domicile. Ce n'est pas les chiens qu'on chasse des jardins, mais ces diogènes qui n'ont pas le droit d'y élire domicile. Et on ne voit jamais les magistrats descendre dans la rue pour proposer leur savoir à ces victimes d'injustice et surtout de cruauté. À Pamiers, la mairie a enlevé la toiture de l'arrêt de bus du Jardin des plantes. Et personne n'a jamais vu l'évêque descendre de son palais pour partager son manteau avec ces pauvres que les élus et leurs électeurs appauvrissent encore pour qu'ils disparaissent à force d'amenuisement de leur espace vital. Jamais un médecin ne s'arrête pour demander des nouvelles. La petite bourgeoisie se recroqueville dans sa pratique opaque du privilège et de la recommandation. — Passant par là alors qu'il n'avait rien à y faire, Mescal ramassa une crotte avec son petit sac poubelle qu'il retourna comme un gant. Elle était encore chaude. Il jeta un œil alentour, mais ne vit pas le chien. Il l'aurait reconnu s'il avait eu cette chance. Un chien qui vient de se soulager a un air particulier. Quelque chose dans le regard, mais aussi dans la démarche. Mais il n'a

pas l'air de se venger. Mescal, quand ça lui arrivait, finissait son expulsion par un cri de colère qui amenait du monde. On finissait par l'arrêter et par le traîner au poste de police. Là, il s'expliquait avec un âne. Cette rencontre animale le réjouissait toujours. Certes, il avait de quoi payer l'amende et on ne le jetait pas dehors. Il retournait chez lui et continuait de s'amuser pendant deux jours. Ensuite, il redevenait triste et il avait encore envie de mourir. « Les chiens me comprennent, dit-il au flic, mais comme vous êtes un âne et que vous ne songez qu'à me botter le cul, on travaille pour rien vous et moi ! » Le flic avait longuement réfléchi : « Je suis peut-être un chien, avait-il conclu, mais je suis pas fou, moi ! » Et pas con non plus, pensa Mescal au troisième jour.